

ESSAI HISTORIQUE
SUR
PIERRE VIRET

RÉFORMATEUR DU PAYS DE VAUD

PAR

F.-V. MASSIAS

« Que tout ce que vous faites se fasse avec
» charité. »

St-Paul (I Corinthiens XVI, 14).

« J'ai fait le tour des choses humaines, et j'ai vu
» que toutes choses n'étaient que vanité, hormis
» la bonté. »

Henri Heine.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1900

ESSAI HISTORIQUE

SUR

PIERRE VIRET

RÉFORMATEUR DU PAYS DE VAUD

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 26 octobre 1900, à 4 heures

PAR

F.-V. MASSIAS



« Que tout ce que vous faites se fasse avec
» charité. »

St-Paul (I Corinthiens XVI, 14)..

« J'ai fait le tour des choses humaines, et j'ai vu
» que toutes choses n'étaient que vanité, hormis
» la bonté. »

Henri Heine.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, Président de la soutenance.

MM. STAPFER,
EHRHARDT,

}

Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 301

À ma mère

Avant-Propos

Il est difficile, lorsqu'on étudie la vie et l'œuvre d'un homme appartenant à un passé déjà lointain, d'en suivre jour après jour la marche, d'en connaître l'évolution dans ses phases diverses. Il y a des lacunes, des vides, que les hypothèses les plus ingénieuses ne sauraient jamais combler. Pierre Viret ne fait pas exception à la règle : dans sa vie, quelques points demeurent encore obscurs, malgré les patientes recherches et les importants travaux qui en ont résulté de MM. Herminjard, Schmidt, Godet, Cart et d'autres savants encore.

Toutefois, nous connaissons de la vie du réformateur vaudois les événements principaux, les parties essentielles ; cela suffit pour nous permettre de dégager les traits les plus accentués de cette physionomie originale et de caractériser avec quelque précision le rôle particulier qui lui est échu dans l'œuvre générale de la Réformation en même temps que la manière dont il s'en est acquitté.

On voit déjà, par ces derniers mots, quel est le genre du travail que nous avons voulu tenter : c'est moins une biographie qu'un portrait. Tout en fixant les principaux événements de la vie de Viret, en le suivant dans les différentes branches de sa prodigieuse activité, nous avons eu le souci constant de rendre l'homme aussi vivant que possible, de mettre en relief les traits saillants de son caractère, les éléments constitutifs de sa personnalité. Cela nous a obligé à une sérieuse étude des œuvres principales du réformateur, de ceux de ses sermons que nous avons pu nous procurer et de sa correspondance publiée par M. Herminjard dans

sa précieuse « Correspondance des Réformateurs... » Et il nous est apparu que Pierre Viret a été l'une des figures les plus originales, les plus curieuses et les plus sympathiques de la Réforme. Montrer cette originalité, dégager les raisons de cette sympathie, tel est notre but.

Il ne faut donc pas chercher dans cette modeste étude une biographie complète et détaillée de Viret, pas plus qu'une analyse minutieuse de ses œuvres, un exposé systématique de sa doctrine. Un tel travail serait considérable et dépasserait de beaucoup les limites de nos forces. Nous espérons que d'autres, mieux qualifiés, ne craindront pas de l'entreprendre.

Pour nous, nous nous estimerons heureux si l'humble essai que nous présentons aujourd'hui pouvait contribuer, dans nos églises de France, à ramener l'attention sur la douce figure, un peu effacée et pâlie, d'un homme qui fut durant toute sa vie et malgré mille difficultés l'un des plus ardents champions de la cause de l'Évangile.

Principales Sources

A. — Manuscripts

VIRET (Pierre). — 1) *Quatre Sermons* (Bibliothèque publique de Genève. — Collection M. f. 40^a).

2) *Mémoires des Intendants sur les provinces de France* (Béarnais et Basse-Navarre. — Collection M. f. 94 à 128).

B. — Ouvrages imprimés

VIRET (Pierre). — *Œuvres* :

A. — DOGMATIQUES

1) *Exposition familière sur les dix commandemens de la loy*, faite en forme de dialogue. — 12° Genève. 1544.

2) *Expositio familiaris orationis dominicæ*. — 12° Genève. 1551.

3) *Exposition familière faite par dialogues sur le Symbole des Apostres* contenant les articles de la Foy et un sommaire de la religion chrestienne. — Genève. 1557.

4) *Instruction en la doctrine chrestienne*, et principalement touchant la divine providence et prédestination, faite en forme de dialogue. — S. L. 1559.

5) *Brief sommaire de la doctrine chrestienne*, fait en forme de dialogue. — 12° S. L. 1561.

6) *Exposition familière des principaux poincts du Catéchisme et de la doctrine chrestienne* faite en forme de dialogue. — 12° Genève. 1561.

7) *La doctrine nouvelle et ancienne*, nouvellement reveue selon la vérité de l'Ecriture sainte, et augmentée. — Genève. 1561.

8) *La Métamorphose chrestienne*, distinguée en deux parties. — Genève, 1592.

9) *Instruction chrestienne* en la doctrine de la loy et de l'Evangile, et en la vraye philosophie et théologie tant naturelle que surnaturelle des chrestiens, et en la contemplation du temple et des images et œuvres de la providence de Dieu en tout l'univers, et en l'histoire de la création et cheute et réparation du genre humain. Le tout divisé en trois volumes. — 1^o Genève 1564.

10) *De la providence divine* touchant tous les estats du monde, et tous les biens et les maux qui y peuvent advenir et adviennent ordinairement par la volonté et le juste jugement de Dieu. — 8^o Lyon. 1565.

B. — PARÉNÉTIQUES

11) *Deux discours adressés aux fideles qui sont parmi les papistes*. — 8^o Genève. 1543.

12) *Remonstrance aus fideles qui conversent entre les papistes*, et principalement à ceus qui sont en cour et qui ont offices publics, touchant les moiens qu'ils doivent tenir en leur vocation sans contrevenir à leur devoir ny envers Dieu, ni envers leur prochain. — Lausanne. 1547.

13) *Dialogue du combat des hommes contre leur propre salut*, et contre le devoir et besoin qu'ils ont de s'en enquérir par la Parole de Dieu. — 8^o. Genève. 1561.

14) *Traitez divers pour l'instruction des fideles* qui résident et conversent es lieux et pais esquels il ne leur est permis de vivre en la pureté et liberté de l'Evangile. Reveus et augmentez. — 8^o Genève. 1559.

15) *Epistre consolatoire pour consoler les fideles qui souffrent persécution pour le nom de Jésus* : et pour les instruire à se gouverner en temps d'adversité et de prospérité et les confermer contre les tentations et assaus de la mort. — Reveue et augmentée. — 12^o. Genève. 1559.

16) *Epistres aux fideles pour les instruire et les admonester et exhorter* touchant leurs offices, et pour les consoler en leurs tribulations. — 12^o Genève. 1559.

17) *L'Intérim et la vraye façon de réformer l'Eglise*. — 8^o. Lyon. 1565.

C. — POLÉMIQUES

18) *De la vertu et usage du ministère de la Parolle de Dieu et des sacremens dependans d'icelle : et des différens qui sont en la chrestienté à cause d'icelles.* — 8°. Genève. 1548.

19) *De la source et de la différence et convenance de la vieille et nouvelle idolâtrie, et les vrayes et fausses images et reliques, et du seul et vray médiateur.* — 12°. Genève. 1551.

20) *De la vraye et fausse religion, touchant les vœus et les sermens licites et illicites :* et, notamment, touchant les vœus de perpétuelle continence, et les vœus d'anathème et d'exécration et les sacrifices d'hosties humaines et de l'excommunication en toutes religions. Item de la moinerie, tant des Juifs que des Payens et des Turcs et des Papistes et des sacrifices faits à Moloch, tant en corps qu'en âme. — 8°. Genève. 1560.

21) *De vero verbo Dei, sacramentorum et Ecclesiæ ministerio libri duo ; de adulterinis sacramentis liber unus, de adulterato baptismi sacramento, et de sanctorum oleorum usu et consecrationibus liber unus ; de adulterata Cœna Domini et de tremendis sacræ Missæ mysteriis libri sex ; de theatrica Missæ saltatione cento ex veteribus poetio latinis consarcinatus.* — f°. Genève. 1553.

22) *Différence et conférence de la Cène et de la Messe.* — 8°. Genève. 1560.

23) *Des actes des vrais successeurs de Jésus-Christ, et de ses apostres, et des apostats de l'Eglise papale, contenans la différence et conférence de la sainte Cène de nostre Seigneur et de la Messe. Item la naissance, le bastiment et la consommation de la messe et de la papauté et du mystère de l'antechrist.* — Genève. 1554.

24) *Du vray ministère de la vraye Eglise de J.-C. et des vrais sacremens d'icelle, et des faus sacremens de l'Eglise de l'Antechrist, et des additions adioustées par les hommes au sacrement du baptême.* — 8°. Genève. 1560.

25) *Institution des heures Canoniques et des temps déterminez aux prières des chrestiens.* — 8°. Lyon. 1564.

26) *De l'autorité et perfection de la doctrine des*

Sainctes Escritures et du ministère d'icelle, et des vrais et faux pasteurs et de leurs disciples, et des marques pour cognoistre et discerner tant les uns que les autres. — 8°. Lyon. 1564.

27) *Des clefs de l'Eglise et de l'administration de la parole de Dieu et des sacremens*, selon l'usage de l'Eglise Romaine et de la transsubstantiation et de la vérité du corps de Jésus-Christ, et de la vraie communion d'iceluy. — 8°. Genève. 1564.

28) *De l'estat de la conférence de l'autorité, puissance, prescription et succession tant de la vraie que de la fausse Eglise*, depuis le commencement du monde, et des ministres d'icelles et de leurs vocations et degrez. — 8°. Lyon. 1565.

29) *Response aux questions proposées par Jean Ropitel, minime*, aux Ministres de l'Eglise réformée de Lyon, avec d'autres questions proposées à luy et à ses compagnons, suyvant la teneur des siennes. — 8°. Lyon. 1565.

30) *Trois livres des principaux poincts qui sont aujourd'huy en différent touchant la sainte Cène de J.-C. et la messe, et de la résolution d'iceux*. — 8°. Lyon. 1565.

D. — SATIRIQUES

31) *Disputations chrestiennes en manière de devis* divisées par dialogues dont l'ordre s'ensuit en la page suyvante avec une Epistre de Jehan Calvin. — 8° Genève. 1544.

32) *Du vray usage de la salutation faite par l'ange à la Vierge Marie* et de la source des chapelets, et de la manière de prier par conte, et de l'abus qui y est : et du vray moyen par lequel la vierge Marie peut estre honorée ou déshonorée. — 12° Reveu et augmenté. — Genève. 1561.

33) *La physique papale*, faicte par manière de devis et par dialogues. L'ordre et les titres des dialogues. ¹⁾ La médecine ; ²⁾ les bains ; ³⁾ l'eau bénite ; ⁴⁾ le feu sacré ; ⁵⁾ l'alchymie. — 8°. Genève. 1552.

34) *La nécromance papale*, faite par dialogues en manière de devis. — 8°. Genève. 1559.

35) *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*. — Genève. 1560.

36) *Le monde à l'empire et le monde démoniacle*, fait par dialogues. L'ordre et le titre des dialogues

du monde à l'empire. ¹⁾ L'empire des monarchies ; ²⁾ l'empire de l'empire romain ; ³⁾ l'empire des chrétiens ; ⁴⁾ l'empire des républiques. — Du monde démoniaque : ¹⁾ Le diable deschainé ; ²⁾ les diables noirs ; ³⁾ les diables blancs ; ⁴⁾ les diables familiers ; ⁵⁾ les lunatiques ; ⁶⁾ la conjuration des diables. — Genève. 1561.

37) *Les cauteles et canon de la messé*, ensemble la messe du corps de Jésus-Christ. — 8°. Lyon. 1563.

Viret a encore écrit un « *Commentaire sur l'Evangile selon saint Jean* » et un « *Commentaire sur les Actes des Apôtres* » mais nous n'avons pu les rencontrer nulle part.

HERMINJARD (A. L.) — *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*. (9 volumes). — Genève, Bâle, Lyon, Paris, le dernier en 1896.

Idem. Articles, parus dans les n^{os} 102, 103 et 104 de la « *Gazette de Lausanne* » (mai 1875) sous le titre « *Pierre Viret*. »

SCHMIDT (E.) — « *Peter Viret* » dans les « *Väter und Begründer der Reformirten Kirche*. » — Elberfeld. 1860.

CART (J.) — *Pierre Viret*, le réformateur vaudois. — Lausanne. 1865.

CHENEVIÈRE (Ch.) — *Farel, Froment, Viret*, réformateurs religieux au xvi^e siècle. — Genève. 1835.

GODET (Ph.) — *Pierre Viret*. — Lausanne. 1892.

VERDEIL (A.) — *Mémoires de Pierrefleur, grand banderet d'Orbe* où sont contenus les commencemens de la Réforme dans la ville d'Orbe et au pays de Vaud. (de 1530 à 1561.) — Lausanne. 1856.

RUCHAT (A.) — *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du Pays de Vaud*, où l'on voit ¹⁾ la succession chronologique et la vie des Evêques de Lausanne et généralement ²⁾ tout ce qui s'y est passé de plus considérable depuis l'établissement du christianisme jusqu'à notre tems. — Berne. 1707.

BÈZE (Th. de). — *Histoire de la vie et mort de feu M. Jean Calvin*, fidèle serviteur de Jésus-Christ. —

Idem. *Les vrais pourtraicts des hommes illustres en piété et doctrine*, par Goguel. — 1858.

Idem. *Histoire des églises réformées au royaume de France*. (2 vol.) — Paris. 1883.

OLIVIER (J.) — *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire*. (2 vol.) — Lausanne. 1837.

VULLIEMIN (L.) — *Le Chroniqueur*. — Lausanne. 1836.

- Idem. *Le canton de Vaud*. — Lausanne. 1862.
- GINGINS (de). — *Histoire de la ville d'Orbe et de son château dans le Moyen Age*. — Paris. 1855.
- GABEREL (J.). — *Histoire de l'église de Genève depuis le commencement de la réformation*. (3 vol.) — Genève. 1858.
- BORREL (A.). — *Histoire de l'église réformée de Nîmes*. — Toulouse. 1856.
- MÉNARD. — *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*. (5 vol.) — Paris. (1750 à 1754).
- BORDENAVE (N. de). — *Histoire de Béarn et de Navarre (1517 à 1572)*. — (Publié pour la Société de l'H^{re} de France par Paul Raymond). — Paris. 1873.
- OLHAGARAY (P.). — *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, diligemment recueillie, tant des précédens historiens que des archives des dites maisons. — Paris. 1609.
- ALBRET (J. d'). — *Lettres*....
- Idem. *Mémoires et Poésies*. —
- SAYOUS (A.). — *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*. — Paris. 1854
- LENIENT (C.). — *La satire en France ou la littérature militante au xvi^e siècle (tome I)*. — Paris. 1877.
- HAAG (M.). — *La France protestante (1^{re} édition)*. — Article Viret.
- Bulletin de la « Société de l'Histoire du protestantisme français » (tome II, p. 498. — tome III, p. 44. — tome XIII, p. 88. — tome XIV, p. 29 et ss.)
- Diverses histoires ecclésiastiques et Encyclopédies.*

C. — Cours inédits

- BONET-MAURY (G.). — *Cours inédit professé à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Paris*. — (Année 1896-97).
- VAUCHER (E.). — *Cours inédit professé à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Paris*. — (Année 1897-98).
-

Introduction

Esquisse des origines de la Réformation dans le Pays de Vaud et en particulier à Orbe, ville natale de Viret.

La révolution religieuse qui avait, avec Luther, si profondément ébranlé les assises de l'édifice vermoulu, déjà chancelant de l'Eglise, en Allemagne, n'avait pas tardé à avoir son contre-coup dans la chrétienté tout entière. On sait avec quelle rapidité la France, l'Angleterre, la Suisse, les Pays-Bas avaient presque simultanément adopté les idées nouvelles.

Mais partout, ce prodigieux et unique mouvement des esprits et des consciences fut marqué par un déchaînement des passions les plus féroces. Des violences inouïes, des atrocités sans nom furent commises. Et cela était inévitable : l'Eglise, en effet, ne pouvait voir sans une âpre rancune s'écrouler pierre à pierre l'imposant et massif édifice de ses institutions et de ses dogmes, et d'autre part, les premiers adeptes de la Réforme étaient trop convaincus de la sainteté de leur cause pour ne pas se lancer au combat avec toute l'énergie dont ils étaient capables.

Cette caractéristique générale est très frappante dans l'histoire particulière des débuts de la Réforme dans le canton de Vaud. Mais il nous faut d'abord, si nous voulons comprendre les événements qui vont suivre, jeter un rapide coup d'œil sur l'état politique et religieux de ce pays, au moment où la Réforme répandit ses premières clartés,

A cette époque, l'Eglise avait la haute main sur toutes les affaires de la Suisse romande ; nul pouvoir n'était comparable au sien. Ainsi, la principale ville du pays, Lausanne, était gouvernée par ses évêques. En 1503, le duc de Savoie, Charles III, qui convoitait avidement cette contrée, avait bien essayé de s'en emparer à l'occasion d'un différend survenu entre les bourgeois de Lausanne et leurs gouvernants. Mais sa tentative avait été vaine : les bourgeois avaient préféré se soumettre aux évêques que de subir le joug de la domination étrangère.

« Le pays de Vaud, dit M. Cart, était tout couvert de maisons religieuses, de couvents et de monastères. Au point de vue moral, cette époque présente un tableau singulièrement sombre. La corruption du clergé était inouïe. De temps à autre, la conscience publique réclamait des réformes ; mais celles-ci, trop extérieures, se montraient impuissantes à arrêter le mal. Chez le peuple on ne rencontrait qu'ignorance et grossièreté ; le pays était tout entier un théâtre d'insolences et de violences. » (Pierre Viret, le réformateur vaudois, p. 21). L'Eglise représentait donc le pouvoir, l'autorité, l'absolutisme. On comprend dès lors que du moment où des besoins d'indépendance se firent sentir parmi le peuple, celui-ci se soit instinctivement séparé d'elle et ait manifesté, à son endroit, quelque méfiance et quelque antipathie.

Comme en Allemagne, cette méfiance ne fit que s'accroître lorsque l'Eglise introduisit dans la contrée le commerce des indulgences. Ruchat ¹ nous apprend qu'en 1518, un certain Bernardin Samson était venu en trafiquer dans le Pays de Vaud. Ce trafic, du reste, se faisait dans toute la Suisse, à Berne notamment, mais sans grand succès. Les catholiques sincères étaient indignés des procédés peu scrupuleux de leur clergé, et les indifférents s'éloignaient toujours plus d'une église qui n'excitait que leurs railleries et leurs sarcasmes.

C'était Berne, pourtant, qui devait la première embrasser

¹ « Abrégé de l'histoire ecclésiastique du Pays de Vaud » page 93.

la Réforme. Les circonstances qui amenèrent ce changement sont curieuses : On avait apporté de Lyon un crâne que l'on disait être celui de sainte Anne, mère de la Vierge. La précieuse relique avait été solennellement placée sur un autel, dans l'Eglise des Jacobins, et l'évêque Sébastien promettait des indulgences à ceux qui la visiteraient dévotement. Une confrérie s'était même organisée en l'honneur de la Sainte.

Par malheur, une lettre de l'abbé de l'Ile, de Lyon, aprenait peu après aux Bernois stupéfaits que sainte Anne dont les reliques avaient été déposées dans l'abbaye qu'il dirigeait, était toujours bien entière dans sa châsse. La leçon était dure pour les trop crédules Bernois. Ils s'en vengèrent par un éloignement encore plus marqué des cérémonies du culte et par une attitude réservée et digne à l'égard de ses ministres.

Mais, des faits de ce genre, bien qu'ils se renouvelassent souvent, n'auraient pas suffi à détacher complètement de Rome la masse du peuple ignorante et routinière si d'autres circonstances n'étaient venues s'y ajouter. La principale fut la rapidité avec laquelle se répandaient les ouvrages de Luther. Ils n'avaient pas tardé à franchir la frontière et malgré les édits ¹ qui en défendaient la lecture, on les dévorait avidement. Peu à peu les yeux s'ouvrirent ; les erreurs de l'Eglise qui étaient auparavant plutôt soupçonnées que clairement aperçues devinrent bientôt si manifestes que les plus prévenus furent gagnés. En 1525, par l'autorité des seigneurs de Berne, la messe est abolie dans leur ville et la Réforme officiellement proclamée. Ces seigneurs de Berne qui avaient été des premiers à se convertir ² devaient par la suite, aider puissamment au triomphe de la Réforme dans le Pays de Vaud par le bienveillant et ferme appui dont ils entourèrent les « prédicants. »

¹ D'après ces édits, quiconque était convaincu d'avoir eu en sa possession les ouvrages prohibés devait être puni d'un emprisonnement de 3 jours, ou brûlé, s'il y avait récidive. (Le canton de Vaud. — Vulliemin p. 93.

² Les seigneurs de Berne avaient embrassé la Réforme le 25 janvier 1521. (Mémoires de Pierrefleur, — p. 44).

Ce sont eux qui, en 1527, envoyèrent Farel¹ prêcher l'Evangile à Aigle². Mais soit que les habitants fussent mal préparés à le recevoir, soit que le ton tranchant du réformateur déplût à des gens naturellement indolents et calmes, ce fut au prix de mille difficultés que la Réforme, par la suite, s'implanta dans ce pays. Des troubles se produisirent et il ne fallut rien moins qu'une « dispute » publique entre prêtres, d'une part, et prédicants, de l'autre, pour en pallier l'intensité. Enfin, grâce à l'intervention³ de Berne, la victoire resta aux protestants. Cette intervention de l'autorité bernoise, toute nécessaire qu'elle fût, avait cet inconvénient de blesser profondément les Vaudois et d'entretenir parmi eux une effervescence toujours croissante. De plus, elle donnait à l'adhésion à la nouvelle église ce caractère de contrainte et de superficialité dont elle a mis si longtemps à se débarrasser dans cette contrée.

Farel avait été également envoyé à Grandson⁴. Là, régnait une véritable anarchie : « Si ceux d'Orbe, dit Pierrefleur, » avoyent des douleurs, tribulations et souffertes, nos voi- » sins de Grandson n'en avoyent pas moins, car, par huit » jours, l'office divin fust cessé, qui fust un grand regret » aux chrestiens fideles. » (Mémoires de Pierrefleur, p. 66.)

Mais c'est à Orbe⁵ que Farel devait se heurter à l'opposition la plus vive. Il y vint pour la première fois le 2 avril 1531. Déjà, pendant les prédications de carême d'un certain frère Michel Juliani, des troubles s'y étaient produits. Ce frère qui prêchait sur le mariage blâmait les prêtres qui quittent leurs fonctions pour se marier, et comme il allait jusqu'à soutenir que leur mariage était illégitime, il fut brusquement interrompu par un certain Christophe Hol-

¹ Réformateur né en 1589, à Gap, en Dauphiné.

² Actuellement, chef-lieu du district qui s'étend sur tout le versant méridional des Alpes vaudoises et sur la plaine du Rhône, de Chillon jusqu'à la Dent de Morcles.

³ Berne intervenait comme ville alliée de Lausanne et par conséquent du pays environnant. Plus tard (1534-1535) les Bernois s'emparèrent de tout le pays de Vaud.

⁴ Petite ville du pays de Vaud située au Nord, sur le lac de Neuchâtel.

⁵ Petite ville du pays de Vaud à 12 lieues de Genève et à 4 lieues de Lausanne, sur la rivière l'Orbe.

lard, suspect d'hérésie, qui lui cria devant tous et le plus fort qu'il put qu'il en avait menti. D'où « grand bruit et tumulte du peuple et des assistans ». (Mémoires de Pierrefleur, p. 15.) Hollard fut mis en prison, mais bientôt après on le relâcha et le frère Juliani prit sa place.

Les choses en étaient précisément à ce point quand Farel vint à Orbe avec les ambassadeurs de Berne et de Fribourg¹. Le 2 avril, après vêpres, il monte en chaire dans l'église. Mais les catholiques, exaspérés par son audace, organisent un vacarme tel qu'il lui est impossible de parler. Alors, voyant qu'on allait en venir aux mains, le bailli le chasse de l'église. Cependant, ce premier échec ne rebuta point le vaillant apôtre : il renouvela chaque jour ses tentatives, mais sans plus de succès que la première fois, malgré l'appui plus ou moins ouvert des seigneurs de Berne. Enfin, le lundi après Pâques, cinq ambassadeurs vont demander aux seigneurs de Berne et de Fribourg que Farel soit autorisé à prêcher dans l'église. Cette autorisation est accordée, et le samedi suivant, le réformateur peut prendre la parole, à l'issue de la messe.

Il eut en tout trois auditeurs. Quelques jours après, le nombre de ceux-ci ne s'élevant encore qu'à dix, les seigneurs de Berne donnèrent l'ordre d'assister à ses sermons. Le peuple obéit pendant deux jours, puis « chacun « en fust saoul sans plus y aller, reservez les dits dix per- « sonnes qui tindrent tousjours avec le dit Farel ». (Mémoires de Pierrefleur, p. 36.)

Il est donc probable que la Réforme eût échoué à Orbe si Viret n'était apparu. Nous le trouvons au nombre de ces dix fidèles que Pierrefleur mentionne dans ses « Mémoires ». Etaient-ce les prédications de Farel qui l'avaient converti, ou bien d'autres influences avaient-elles contribué à l'amener à l'Évangile ?

C'est ce que nous allons examiner maintenant.

¹ Les seigneurs de Fribourg, contrairement à ceux de Berne, étaient restés catholiques.

LIVRE I

Viret, missionnaire et pasteur.

CHAPITRE PREMIER

Pierre Viret avant son ministère. — Période de préparation, études, influences diverses (1511-1531)

C'est dans cette ville d'Orbe où la Réforme avait mis si passionnément aux prises les catholiques et les quelques partisans de la nouvelle Eglise que Viret naquit, en 1511. Sur sa famille, nous ne possédons que peu de renseignements. Nous savons seulement qu'il avait deux frères, Antoine et Jean, et que son père qui paraît avoir joui d'une certaine aisance exerçait la profession de « cousturier et retondeur de drap ». Pierrefleur, de qui nous tenons ces renseignements, nous apprend aussi que Viret, encore tout enfant, fut « introduit aux lettres » dans sa ville natale. « Le collège d'Orbe, dit M. Herminjard, n'offrait alors que » bien peu de ressources, s'il faut en croire le jugement » que porte sur lui un de ses élèves. Viret s'est plaint plus » tard des maîtres d'école barbares qu'il avait eus, igno- » rants qui ne savaient lire à leurs élèves. que le doctrinal » d'Alexandre, sans jamais leur faire goûter un bon au- » teur « de sorte que c'était toujours la même chose à » recommencer ». Il apprit néanmoins de ces hommes les

» éléments de la langue latine, et, malgré un enseignement » si imparfait, ses talents naturels se développèrent au » point de donner de grandes espérances. » (Article du 1^{er} mai 1875, n° 102 de la « Gazette de Lausanne ».)

Il serait intéressant de savoir quels furent ces maîtres. M. Godet suppose que le certain Antoine Chollet qui aurait, d'après Pierrefleur, régenté les écoles à Orbe jusqu'en 1537 en est un, de même que le Marc Romain dont il est question quelque part dans la « *Métamorphose chrestienne* ». C'est là une ingénieuse et très vraisemblable hypothèse, mais, en réalité, nous ne savons sur ce sujet rien de suffisamment précis.

Viret eut bien vite épuisé les ressources que sa ville natale lui offrait, sous le rapport de l'instruction. Aussi, son père qui le destinait à la prêtrise, l'envoya-t-il achever ses études à Paris. Le jeune étudiant avait alors dix-sept ans.

A Paris, Viret étudia avec passion sous la direction de maîtres éminents : c'est, en rhétorique, Pierre Rosset, originaire de Savoie, qui expliquait Virgile ; puis, en philosophie, Jean Maïor, le grand scolastique écossais. Y connut-il Clément Marot, comme le dit M. Godet ? Sans doute, car plus tard, ayant appris l'arrivée du poète à Genève, Viret, dans une lettre à Calvin, priait celui-ci de le saluer de sa part.

Quoi qu'il en soit, ce séjour à Paris eut sur son avenir une très grande influence. Les idées nouvelles y étaient parvenues et occupaient les meilleurs esprits. Un air de liberté, d'émancipation flottait sur la ville. Viret, comme les autres, en respira trop avidement pour n'en pas rester profondément troublé. Les leçons de Le Fèvre d'Étaples semblent surtout l'avoir attiré. Celui-ci « voyant l'université de » Paris du tout confite en une horrible barbarie et sophis- » terie, redressoit les vraies études des arts, travaillant » même à montrer et corriger les fautes de la commune » translation du Nouveau Testament sur le grec original ». (Th. de Bèze, H^{re} eccl^{se}. des Eglises réf. de France, p. 1.) Ses cours étaient des plus suivis, et sa profonde connaissance de la vérité évangélique, son enseignement tout

entier exerçaient, sur ses élèves, une très grande action. Sous ces diverses influences, des doutes si sérieux étaient nés dans l'esprit de Viret qu'il s'était vu moralement obligé de renoncer à la prêtrise.

Lui-même nous apprend dans la Préface à ses « *Disputations chrestiennes* » quels combats intérieurs il eut alors à soutenir. Après avoir parlé de ceux qui souffrent de la diversité des opinions religieuses, de ces « pources consciences fort troublées et presque désespérées, ne sachans de quel costé se tourner » il ajoute : « Et pourtant que moymesme ay esté assez longtemps malade en ce mesme lict, et ay expérimenté combien ceste maladie est dange reuse, et quelle douleur et torment elle apporte à l'homme qui craint Dieu et qui a peur de l'offenser... d'autant suis-je plus esmeu d'ayder et secourir à ceux qui sont encore detenuz en icelle et qui n'y peuvent finalement trouver remède. » — (Page 7.)

Cette période de crise, toute pénible et douloureuse qu'elle fût, devait être salulaire au jeune étudiant. Dans la même Préface, il nous dit explicitement qu'elle le conduisit à la conversion : « Je suis ingrat envers la bonté de Dieu qui tantost de ma jeunesse, *estant encore aux escoles*, m'a retiré de ce labyrinthe d'erreur¹, avant que j'aye esté plongé plus profond en ceste babylone de l'Antechrist et receu la marque de la beste. » — (Page 9).

Il résulte donc de ce qui précède :

- 1) que Viret se convertit à l'Evangile à Paris.
- 2) que cette conversion ne se fit pas sans luttes ni déchirements intérieurs.

Mais, les conséquences de cet acte de courage et de droiture ne tardèrent pas à se faire sentir. Viret « fust noté tenir de la religion luthérienne » et il se vit bientôt contraint de quitter Paris pour échapper aux persécutions qui commençaient à y sévir. (Voir Pierrefleur. — Mémoires, p. 37).

Qu'emportait-il de la grande ville ? Un savoir fort étendu pour l'époque, une culture classique très approfondie,

¹ C'est nous qui soulignons.

comme le témoignent les citations d'auteurs anciens dont sont émaillés ses ouvrages ; de plus, un grand amour pour les idées nouvelles et peut-être déjà, au fond de l'âme, un secret désir de contribuer de tout son pouvoir à les propager dans son pays.

Viret revint donc dans sa famille, à Orbe. Il y vivait humblement, selon les préceptes de l'Evangile, et s'efforçait par son exemple autant que par sa conversation d'amener son père et sa mère à la connaissance de la vérité. Ses efforts ne furent pas vains : bientôt après, en effet, il eut la joie de voir s'opérer cette conversion tant désirée.

C'est alors que se produisit un fait qui devait avoir sur sa future carrière une influence décisive : sa rencontre avec Farel. Nous avons vu que celui-ci, arrivé le 2 avril 1531, avait aussitôt commencé à y annoncer l'Evangile et que Viret avait été un des rares auditeurs qui avaient suivi ses prédications. Celles-ci eurent pour effet de parfaire son éducation religieuse, de l'affermir dans ses nouvelles croyances, et de le décider à devenir prédicant. Il faut, en effet, bien remarquer ce fait que Viret, tout converti qu'il fût aux doctrines réformées, n'était pas pour cela décidé à entrer dans le ministère actif. Il se faisait de ce ministère une idée trop haute et d'autre part, il avait à un trop haut degré le sentiment de sa faiblesse, pour ne pas avoir quelques hésitations avant de se livrer irrévocablement. Mais Farel qui, dès l'abord, avait reconnu en lui « un homme de grand espoir » ne se laissa pas arrêter par ces légitimes scrupules. Il montra à Viret l'œuvre magnifique qu'il y avait à faire dans sa ville natale, et, après l'avoir fortement adjuré d'entreprendre lui-même cette œuvre, il quitta Orbe précipitamment.

Le procédé était trop habile pour ne pas devoir infailliblement réussir. Viret, en effet, qui avait à cœur de voir l'Evangile triompher dans sa ville, se vit contraint de suppléer, dans la mesure de ses forces, au vide causé par le départ du Réformateur. Son parti fut pris et par la force même des choses, il devint réformateur à son tour.

CHAPITRE II

Débuts de la carrière de Viret. — Son ministère à Orbe, Grandson, Payerne, Avenches, Neuchatel. — Différents séjours à Genève. (1531-1536).

Viret paraît s'être mis à l'œuvre aussitôt après le départ de Farel, car dès le mois de Mai 1531, exactement le jour de la fête Saint-Jean l'Évangéliste, il prêchait son premier sermon. (Pierrefleur. — Mémoires, page 37). Parvint-il à calmer l'effervescence soulevée dans le pays par les discours de son devancier, réussit-il à y gagner des âmes? Il semble bien qu'il y réussit, du moins dans une certaine mesure, d'après le témoignage même du banderet d'Orbe.

On peut se demander quel était alors l'extérieur du jeune prédicateur. « Il était, dit M. Juste Olivier, dans la » fleur de sa jeunesse, peut-être, il est vrai, déjà flétrie par » le travail, car il allait marquer dans la plus grande car- » rière du siècle et il n'avait que vingt ans. Ce devait être, » à en juger par ce qui nous reste de lui, un jeune homme » maigre, assez délicat, brun avec de beaux yeux noirs. » L'ensemble des traits, malgré une singulière disproportion dans la longueur du nez, n'a rien du heurté qui » donne un aspect si extraordinaire à Mélanchton et à » Farel; l'expression est vive, pénétrante, toute la figure » bien arrêtée, mince, fine, allongée en pointe, mais d'un » caractère insinuant et non pas tranchant et dur comme » celle de Calvin. »

Au moral, il avait reçu les plus beaux dons : « sensibi- » lité, intelligence, vaste mémoire assidûment nourrie de » l'antiquité, de la Bible et des Pères, talent de parler et

» d'écrire avec entraînement. En faisant la part des ru-
» deses de son parti et de son temps, on trouvera dans
» Viret un noble caractère, un esprit délicat, une humeur
» aimable et enjouée que la souffrance peut ternir, mais
» qui ne s'en aigrit pas, et dont le sourire, au milieu de
» beaucoup d'amertumes, égaie encore ses derniers
» écrits. » (Le canton de Vaud, sa vie et son histoire, tome
II, page 822).

Avec des dons aussi magnifiques, Viret donnait donc de grandes espérances. Continuons de le suivre pas à pas dans ses débuts à Orbe ; nous verrons que déjà, et surtout dans la suite, ces espérances se réalisèrent amplement.

Le jour de Pâques fleuries de l'année 1532, un certain frère Rabani, docteur en théologie, prêchait dans l'église des Sœurs de Sainte-Claire pendant que Viret officiait dans la grande église. Ce dernier apprenant la présence du religieux, décide sur le champ de se rendre à son sermon ; son auditoire l'y accompagne. Le frère Rabani parlait sur la nécessité qu'il y a à faire de bonnes œuvres si l'on veut parvenir à la félicité éternelle. « Sur lesquelles paroles, dit » Pierrefleur, Viret, plein d'orgueil, d'outrecuidance et de » grande présomption, le démentist devant tous, auquel » démenty le dit Rabani fist response : « Mon enfant, tu es » bien jeune pour démentir un tel vieillard que je suis ! » et » sur ce ledit Viret le démentist encore une fois ; alors il y » eust gros bruit et mutination en la ditte église entre le » peuple ; finalement chascun se retira, sans autre chouse » faire. » (Mémoires, pages 86 et 87).

Ce même jour, le prédicant avait distribué la Cène à vingt-trois personnes : la petite communauté continuait donc à s'accroître. Déjà au mois de novembre de l'année précédente, Viret avait fait son premier baptême¹ et le jour de la Saint-Martin, en hiver, il avait célébré ses « premières espousailles. »

¹ Ce baptême, dit Pierrefleur, « se faisoit d'eau claire prise à la fontaine, puis en nommant l'enfant, disoit : « Je te baptize au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » en lui versant l'eau sur la teste, et puis disoit : « Je vous demande tous à tesmoins du baptesme du présent enfant. » — (Mémoires, p. 88).

La lutte entre réformés et catholiques était cependant toujours vive à Orbe. « Néanmoins Viret fut universellement » respecté par ses concitoyens. L'un des plus fougueux » catholiques de la ville, homme violent, qui menaçait tous » les jours de faire des « têtes rouges » aux luthériens, se » contentait de dire en voyant passer le jeune ministre : « Ce Viret a beau virer, mais *si* ne nous virera-t-il point ? » (M. Herminjard. — Article de la « Gazette de Lausanne » du 1^{er} Mai 1875).

Comment expliquer ces ménagements, sinon par la manière de procéder du réformateur dont le caractère aimable et doux, la parole digne et mesurée allaient droit au but sans blesser personne ?

Cependant l'agitation fiévreuse dans laquelle on vivait, le débridement des passions rendaient très difficile la tâche de Viret. C'est ce que comprirent bientôt les autorités de Berne : le 3 Mars 1532, elles firent paraître une ordonnance qui établissait l'absolue liberté de conscience et punissait d'amende et de prison toute violence exercée par l'un ou l'autre parti.

Quoique profondément attaché au pays de sa naissance et désireux avant tout de travailler dans son sein, Viret trouvait encore le temps de s'occuper de l'évangélisation des villes voisines. C'est ainsi qu'en octobre 1531, il avait accompagné Farel à Grandson. Là, au milieu d'un bruit épouvantable, il avait annoncé l'Évangile, dans une des salles du Prieuré Saint-Jean, domaine de moines bénédictins. Mais, comme à Orbe, il s'y heurtait à des difficultés en apparence insurmontables. C'est sans doute à la même époque qu'il visita la petite ville d'Avenches, tout au nord du Pays de Vaud, mais nous n'avons aucun détail sur l'activité qu'il déploya dans ce pays.

Viret tourna ensuite ses regards vers Payerne¹ où il vint environ un an plus tard pour y donner une série de prédications. Mais il s'y heurta dès son arrivée, à une résistance

¹ Ville du Pays de Vaud, située entre Fribourg et le lac de Neuchâtel.

haineuse, implacable. L'église lui fut refusée. Où prêcher ? Le jeune ministre se décida pour les tavernes où il était sûr de rencontrer toujours un assez nombreux auditoire.

Dans quelle mesure y réussit-il ? Nous ne saurions le dire d'une manière certaine. En tout cas, nous savons qu'il fut assez habile pour se maintenir dans cette place où Farel, plus violent, n'avait pu s'établir.

Nous retrouvons Viret, pasteur à Neuchatel au commencement de l'année 1533. Les circonstances qui l'élevèrent à cette charge sont mal connues. M. Herminjard suppose qu'il fut nommé en mars ou en avril, époque à laquelle Fortunat Andronicus fut appelé à Orbe pour prendre la direction de l'œuvre commencée. Cette hypothèse est vraisemblable, mais là encore les documents dont nous disposons ne nous permettent pas d'affirmer.

De son nouveau poste, Viret continua à entourer les fidèles de Payerne d'une sollicitude, d'un zèle que les difficultés croissantes qu'on lui suscita, ne firent qu'exciter toujours plus. De ce zèle, le jeune pasteur, un jour, faillit être victime. Comme il se rendait à Payerne, où l'appelait une citation en justice, il fut attiré dans un guet-apens que lui avaient tendu les prêtres et grièvement blessé d'un coup d'épée par l'un d'eux. Viret faisait allusion à ce piège quand il disait aux prêtres, à la Dispute de 1537, à Lausanne : « Nous aimerions beaucoup mieux que vous par-
» lassiez publiquement à nous... que de nous attendre sur
» les champs pour nous tuer, de quoy nous en portons le
» tesmoignage sur notre dos. » (Ruchat. — Histoire de la Réformation de la Suisse, tome IV, page 356).

Mais son activité déjà prodigieuse ne paraît point s'être ralentie à la suite de cette agression. A Neuchatel, il continue avec un plein succès l'œuvre que Farel y avait commencée. Là, plus de discussions orageuses, plus d'opposition haineuse et systématique. Le terrain laborieusement préparé par Farel pouvait recevoir avec profit la semence de l'Evangile. Aussi Viret y fut-il accueilli avec la plus grande faveur. Des liens de solide amitié s'établirent même entre le réformateur et les Neuchatelois, comme le mon-

trent plusieurs passages de l'épître dédicatoire des « *Actes des vrais successeurs de Jésus-Christ...* » : « Je » n'ay jamais oublié, dit Viret, la grande amitié que vous » m'avez tousjours portée, déclarant envers le serviteur » l'amour et l'affection que vous portez au Maître. » Puis, après avoir rappelé la merveilleuse rapidité avec laquelle la Réforme s'est accomplie à Neuchatel, Viret ajoute : « Qui eust pensé qu'il eust esté facile d'arracher de vostre » église vos chanoines et vos prestres avec leur messe, » qui vous detenoient en erreur par icelle et par leur fausse » doctrine, vous proposant les traditions des hommes au » lieu de la Parole de Dieu ! Vous vous souvenez bien » qu'ils se glorifiaient qu'on ne les arracheroit point de là, » disant qu'ils estoient fondés sur la ferme pierre, pource » qu'ils estoient logés au plus haut lieu de la ville, et que » leurs maisons estoient édifiées sur des rochers. »

Les succès déjà remarquables de Viret attiraient sur lui la bienveillante attention des autorités de Berne et le désignaient tout naturellement pour les fonctions difficiles et délicates de médiateur et de conciliateur. Nous verrons par la suite que ce rôle lui échet souvent.

Déjà, à la fin de 1533, étant encore à Payerne, Viret avait reçu des magistrats bernois l'ordre de se rendre à Genève où la prédication de l'Evangile ne se faisait pas sans difficultés¹. Un différend y avait éclaté, au commencement de Mai entre les « luthériens » et les « ecclésiastiques. » Les premiers avaient mis à mort un certain *Wehrli*, prêtre et chanoine de l'église Saint-Pierre, et cet acte de violence avait encore attisé la haine, déjà très vive, entre les deux partis. De plus, un dominicain du couvent de Montmélian, *Guy Furbity*, docteur de Sorbonne, avait fait une série de prédications scandaleuses : il y avait donc nécessité urgente à le réfuter publiquement.

En présence d'une situation aussi grave, Viret n'hésita pas ; il mit une certaine hâte, au contraire, à se conformer

¹ C'est Fromment qui, le premier, avait prêché la Réforme à Genève. Peu après, Farel l'avait secondé.

à l'ordre reçu, comme nous l'apprend la lettre adressée par lui au Conseil de Berne le 1^{er} Janvier 1534. (Voir M. Herminjard. — Correspondance des Réformateurs, tome III, page 126).

A Genève, aidé de Farel, il réussit à établir momentanément la paix, grâce à sa parole persuasive et douce autant qu'au puissant appui dont l'entouraient les Seigneurs de Berne. A quel moment put-il rejoindre son église ? On ne le sait exactement. En tout cas, il prêchait encore à Genève le 22 février 1534, devant une assemblée de trois cents personnes, et le 24, il paraissait avec Farel devant le Conseil de la ville. D'autre part, une lettre du Conseil de Berne à celui de Payerne, datée du 12 mars 1534, nous apprend qu'à ce moment Viret est à Neuchatel. Son retour avait donc eu lieu entre le 22 février et le 12 mars.

Le réformateur né devait pas tarder à être rappelé auprès de son ami Farel. L'année suivante, en effet, nous le retrouvons à Genève ; mais ce second séjour faillit avoir pour lui de funestes conséquences. Les prêtres qui avaient discerné en lui, l'année précédente, un de leurs plus redoutables adversaires, avaient dès lors conçu l'idée de s'en débarrasser par un crime. Voici comment : Viret logeait avec Farel chez un ami commun, Claude Bernard. Les prêtres subornèrent la servante de ce dernier, une certaine Antoina Vax qui, le 6 Mars (1535), servit aux hôtes de son maître une soupe aux épinards empoisonnée. Viret qui en mangea seul en fut très gravement malade et dès lors, sa santé, naturellement délicate, déjà affaiblie par la blessure de Payerne, fut très sérieusement compromise. Le 25 mai, Viret était encore trop souffrant pour pouvoir assister au Synode de la Neuveville, et huit mois plus tard, il n'était pas encore guéri.

Cependant, il se remit à l'œuvre avec ardeur dès que ses forces le lui permirent. C'est ainsi qu'au commencement de septembre 1535, nous le retrouvons à Berne. On ne sait si, après ce voyage, le réformateur retourna à Genève. En tout cas, son séjour à Berne fut de courte durée, car dans les premiers jours de novembre de la même année, Simon

Grynœus écrit à Farel qu'il a vu Viret à Bâle¹. D'après M. Herminjard, c'est de ce séjour à Bâle que datent les relations de Viret et de Calvin. Il est absolument certain, en effet, que l'auteur de l'« *Institution chrétienne* » résidait à Bâle à ce moment.

Pierre Viret ne pouvait demeurer bien longtemps dans cette ville, car Neuchatel le réclamait. Il y revint vers le milieu de février de l'année suivante (1536) comme le montre la lettre qu'il écrit, le 18, au Conseil de Genève pour le féliciter de la délivrance des Gênois. Cette lettre nous apprend encore que ceux-ci, débarrassés enfin, grâce au secours de Berne, de l'armée du duc de Savoie, désiraient plus que jamais que Viret vint s'établir définitivement dans leur ville. Que fera Viret ? Les premiers succès qu'il y a remportés l'ont encouragé : il reviendra aussitôt que Neuchatel le lui aura permis. Un court passage de sa lettre montre quel profond attachement lui avaient inspiré les fidèles de Genève : « Et touchant ce qu'il vous a pleut me » faire escrire, soyez asseurez en cella de mon cueur, » qu'il n'y a personne sus la terre pour qui je misse plustôt » ma vie et mon sang, s'il estoit possible, que pour vous, » en tout cella que je vous pourray faire ne playsir ne ser- » vice, en l'honneur de Dieu, selon la grâce qu'il lui a pleut » me donné. Et feray la meilleur' diligence qu'il sera pos- » sible pour satisfaire à vostre vouloir... » (M. Herminjard. — Correspondance des Réformateurs... tome III, p. 390).

Cette permission, Viret ne l'obtint qu'avec peine, car les Neuchatelois avaient de lui un trop pressant besoin. Le 19 février, ils écrivaient à ce sujet au Conseil de Genève. Ils ne peuvent disent-ils, le laisser partir parce que « les repugnans et adversayres du Sainct Evangile journalment habondent et viengnent en leur ville » et qu'il leur est nécessaire, pour contrebalancer l'influence possible de ces

¹ Ce voyage, dit M. Herminjard, « se rattachait sans doute aux démarches que nos réformateurs avaient tentées, quelque temps auparavant, auprès des théologiens d'Allemagne en faveur des Vaudois du Piémont et de la Provence, qui étaient alors cruellement persécutés. » (Gazette de Lausanne, 1^{er} mai 1875).

derniers, d'avoir des gens « qui soyent instruys en la Parolle de Dieu. » (M. Herminjard. — Correspondance des Réformateurs. — N° 541 du tome III).

Le réformateur, cependant, pouvait bientôt partir. Il se mit en route avec Christophe Fabri, au moment même où l'armée bernoise assiégeait Yverdun. Mais, en passant dans cette ville, les deux évangélistes furent abordés par des officiers d'arquebusiers lausannois qui prièrent Viret de venir dans leur ville où ils promettaient de lui donner bon appui. Viret accepta et après une courte visite à son père, à Orbe, il se rendait à Lausanne pendant que Fabri poursuivait solitairement son chemin vers Genève.

CHAPITRE III

Viret, pasteur à Lausanne (1536-1559). — Séjours à Genève

Les débuts de Viret à Lausanne marquent une des étapes les plus pénibles de sa vie. Il s'y trouva seul, sans soutien, et dans une situation matérielle très précaire. Lui-même, dans une lettre écrite en latin et que nous traduisons assez librement, dépeint en ces termes la situation qui était alors la sienne : « J'étais seul lorsque j'y vins. La ville n'était » pas encore soumise aux Bernois ¹. Elle avait son évêque, » avec son cortège de chanoines et de moines... Je sentais » combien l'œuvre à accomplir était écrasante pour mes » forces ; mais le secours de Dieu était avec moi, et bientôt » il me donna des compagnons, et même des chefs. Plusieurs citoyens vinrent à mon aide et proclamèrent avec » moi l'Evangile. » (M. Herminjard. — Correspondance des Réformateurs... tome IV, p. 31, note 3).

La surprise de ces « chanoines et moines » dut être grande lorsqu'ils apprirent qu'un « prêcheur luthérien avait eu » l'audace d'entrer à Lausanne, qu'ils considéraient comme » leur domaine exclusif. Aussitôt ils réclamèrent du Conseil » des bourgeois, l'expulsion de Viret. « Que Monseigneur y » avise, fut la réponse ; les affaires spirituelles le regardent. » Peu de jours après, l'angoisse saisit les chanoines » au cœur. Ils prièrent le Conseil de supplier MM. de Berne » d'avoir l'Eglise en recommandation, et ils ajoutèrent : » qu'ils voulaient vivre à l'avenir vertueusement et honnê-

¹ C'est le 31 mars 1536 que l'armée bernoise fit son entrée à Lausanne.

» tement. » Cette promesse tardive, mais peut-être sincère, » coïncidait avec la fuite de l'évêque, qui avait perdu sa » cause en prenant parti pour le duc de Savoie contre » Berne. » (M. Herminjard. Gazette de Lausanne, 3 mai 1875).

Enfin les Bernois s'emparèrent de la ville, et aussitôt après, un arrêté du Conseil permettait à chacun d'assister en toute liberté à la messe ou au nouveau culte. L'Eglise de la Madelaine était assignée à Viret, et celui-ci ne tardait pas à y remporter des succès aussi encourageants qu'à Neuchatel et à Genève. Déjà, le 31 mars, Megander parlait ainsi des succès de Viret : « Christ est librement annoncé à » Lausanne, devant une très nombreuse assemblée ¹, par » Pierre Viret, jeune homme très docte, en même temps » que très pieux. (M. Herminjard. Corr. des Réformateurs... tome IV, p. 37, note 2).

L'organisation de l'œuvre n'allait pourtant pas sans grandes difficultés. Viret dès les premiers jours, se voyait en butte aux accusations calomnieuses de ses peu scrupuleux adversaires, et il devait s'attarder, bien contre son gré, à se justifier de ces accusations. C'est ainsi que déjà le 13 avril (1536) Viret écrivait au Conseil de Lausanne pour le prier de lui administrer « bonne justice » des calomnies publiques d'un certain de Monbouson, moine dominicain.

Dans cette lettre, ou mieux, ce discours ², Viret atteste qu'il prêche l'Evangile de Jésus-Christ et qu'il est prêt à rendre raison de sa doctrine et de sa foi à toute créature et à toute heure. Puis, il demande s'il y a un homme quel qu'il soit « prebstre, moyne, ou aultre » qui puisse lui prouver qu'il a enseigné quelque chose de contraire à la Parole de Dieu. Il dit ensuite qu'il veut prouver, par la Sainte Ecriture « comme il (le moine) a presché choses faulses et qu'il séduict les povres simples gens qui l'oient. » « Et si je ne puyz prouver, dit-il, ce que je metzen avant, pu-

¹ C'est nous qui soulignons.

² « Cette pièce, dit M. Herminjard, n'est pas proprement une lettre, mais bien le texte du discours prononcé par Viret devant le Conseil, le jeudi 13 avril. (Corr. des Reform. t. IV, p. 29, note 1).

» nissez-moi comme un calumniateur et imposeur de faux
» crimes ; *et au contraire, s'il ne sçait maintenir son cas,*
» *que miséricorde luy soit faicte*¹. » (M. Herminjard. — Corr.
des Réform... tome IV, p. 21).

Nous n'avons pu résister à la tentation de citer ce dernier passage qui met en relief, d'une façon touchante, le caractère si profondément évangélique du jeune pasteur.

Pendant que celui-ci jetait les premières assises de son œuvre, à Lausanne, les Gênévois continuaient de le désirer fort, et ils profitaient de toutes les occasions pour le supplier de venir chez eux. Farel le désirait plus que personne bien qu'il se rendit clairement compte que la présence de Viret à Lausanne était absolument nécessaire. Il écrivait le 6 mai (1536) à Fabri, alors à Thonon, après avoir parlé avec quelque amertume des difficultés de son œuvre à Genève : « Je voudrais bien que Viret fût ici, mais il est encore plus nécessaire à Lausanne. » (Corr. des Réform. tome IV, lettre n° 556).

C'est qu'en effet, Viret était alors, à Lausanne, le seul prédicateur de l'église naissante, et que, d'autre part, malgré le succès de son ministère, la majorité appartenait toujours au « papisme ».

Les nécessités de la lutte, d'autant plus âpre que les prêtres voyaient une à une leurs forteresses passer aux mains de l'ennemi, faisaient un pressant besoin, pour les réformateurs, de se concerter en vue de l'action commune. C'est ainsi que le 8 juin 1536, ils s'assemblaient à Yverdon. « Le » jeudy 8 juin 1536, dit Pierrefleur, fust tenue à Yverdon » une congrégation des prédicans luthériens, en laquelle » ils furent tous assembléeez en la présence de deux ambassadeurs envoyez de Berne, auquel fust déposé Guillaume » Farel d'estre le grand ministre, et, par l'opinion de tous » les autres prédicans, fust mis en son lieu Pierre Viret, » d'Orbe. » (Mémoires. — p. 159).

A la suite de cette élection, Viret se vit donc obligé de quitter momentanément Lausanne pour Genève. Quant à

¹ C'est nous qui soulignons.

Farel, il était encore à son poste le 27 mai. Depuis ce moment jusqu'au 10 juillet, on ne possède sur lui d'autre témoignage que celui de Pierrefleur quand il affirme que le réformateur assistait, le 8 juin, au Synode d'Yverdon.

Le 10 juillet, Viret était encore à Genève, comme l'indique une lettre du Conseil de cette ville, à cette date. Les magistrats genevois y priaient instamment Farel de revenir à Genève et d'écrire à Viret pour l'engager à y prolonger son séjour. C'est ce que fit ce dernier, car nous le voyons assister, quelques jours plus tard, à la première entrevue de Farel et de Calvin. Théodore de Bèze nous donne sur cette rencontre des trois réformateurs quelques détails fort intéressants¹ : Ainsi, Calvin n'était pas venu à Genève avec l'intention d'y séjourner longtemps ; il y était seulement de passage, son but étant d'aller à Bâle. Mais Farel voulait le retenir « ce qui, dit Bèze, luy fust très difficile ». Enfin, sur les instances les plus pressantes, Calvin se décida à rester, non pas pourtant pour prêcher, mais « pour lire en théologie ». Quelques jours après, il était élu pasteur.

A partir de ce moment, Viret, Farel et Calvin devaient être unis par la plus franche et la plus étroite amitié. Le ton de leur correspondance est plein d'affectueux abandon, de confiante intimité, et dans les circonstances plus particulièrement difficiles de leur carrière ils trouvèrent toujours les uns auprès des autres un appui et un réconfort.

Au reste, nous ne croyons mieux faire, pour appuyer cette assertion, que de citer ce passage de Th. de Bèze lui-même dont le témoignage est d'une incontestable valeur : « Pource que M. Viret n'estoit que presté à ceste Eglise » (Genève) pour un temps, Calvin comme il estoit de sa part » fort vigilant et soigneux à procurer tout ce qu'il pensoit » propre pour l'avancement d'icelle, fit tous ses efforts pour » obtenir qu'il fust accordé à tousiours : et à ceste fin escri- » vit lettres à plusieurs personnages qu'il estimoit y pou- » voir aider et lui-mesme alla en personne solliciter l'affaire » en un Synode à Vevay. Mais la considération de l'Eglise

¹ (« Vie française de Calvin », page 19.)

» de Lausanne, comme la chose estoit bien à peser, empes-
» cha d'obtenir ce que on demandoit. Toutesfois ledit Viret
» n'y fut pas rappelés si tost, mais fut laissé encores à
» Genève plusieurs mois, jusqu'à ce que les affaires y fus-
» sent un peu mieux assurées. Ce qui fut un grand soula-
» gement à Calvin, et lui-mesme le recognoissoit ainsi. A
» cause de quoy aussi depuis il lui escrivoit souvent de l'es-
» tat de cette Eglise, comme semblablement à M. Farel : et
» les prioit tous deux de la visiter le plus souvent qu'ils
» pourroyent à leur commodité. Et eux de leur costé, s'y
» sont tousiours monstrez merueilleusement affectionnez,
» accourans ici pour aider à leur frère et compagnon quand
» leur présence y pouvoit servir, comme souvent il est
» advenu qu'elle y a beaucoup fait, Dieu merci. Le peuple
» aussi pour son regard s'esjouyssoit du bon accord de ces
» trois excellens personnages, toutes les fois qu'il les pou-
» voit revoir ensemble, et les ouïr prescher, se souvenant
» du temps premier qu'ils avoyent esté conjointcs ici en la
» conduite de ceste Eglise. Il est vray qu'il y avoit bien tou-
» siours quelques malins, lesquels la présence de Calvin
» faschoit, et beaucoup plus quand ils le voyoyent en la
» compagnie des deux autres : tellement que par moquerie,
» ils appeloient entre eux l'union de ces trois serviteurs de
» Dieu, *le Trépied* ¹. » (H^{re} de la vie et mort de feu M. Jean
» Calvin, fidèle serviteur de J.-C., p. 34, 35 et 36.)

Les trois amis assistèrent ensemble à la fameuse « dis-
pute » qui se tint à Lausanne, pendant sept jours consécu-
tifs à partir du 1^{er} octobre 1536.

Ce colloque, préparé plusieurs mois à l'avance, fut extrê-
mement important, tant par le nombre et la qualité de ceux
qui y prirent part que par les résultats auxquels il aboutit.
C'étaient, du côté des réformés : Farel, Viret, Calvin, Jean
Mimard, maître d'école à Vevey, Caroli, ancien prêtre nou-
vellement converti et quelques autres, de notoriété moindre.
Puis, du côté des catholiques, le Jacobin de Monbouson,
dont nous avons déjà parlé, le médecin du roi de France

¹ C'est nous qui soulignons.

Blancherose, dont la vue faisait dire à Viret que le clergé devait regarder sa cause comme bien malade, puisqu'il la remettait entre les mains d'un médecin étranger. Dans les rangs catholiques, se trouvaient encore Jacques Drogy, vicaire à Morges, un abbé de Lausanne, Ferrand Loys, etc. (Voir M. J. Cart. — Pierre Viret, le réformateur vaudois, p. 81 et 82.)

Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici les principales thèses que les réformateurs y soutinrent. Les voici telles que Ruchat les rapporte dans son « H^{re} ecclésiastique du Canton de Vaud » (pages 101, 102 et 103) :

1) L'Ecriture Sainte ne connaît d'autre voie de justification que celle qui est par la foi en J.-C. 2) Jésus-Christ est l'unique chef, l'unique médiateur et intercesseur de son Eglise. 3) L'Ecriture Sainte ne reconnaît pour membres de l'Eglise de Dieu que ceux qui croient devoir uniquement leur rédemption au sang de Jésus-Christ et qui s'appuient sur sa parole seule. 4) Le baptême et la S^{te} Cène sont les seuls vrais sacrements. 5) Il n'y a pas d'autres légitimes ministres que ceux qui administrent la Parole et les sacrements. 6) Sont seules valables, la confession des péchés qui se fait directement à Dieu et l'absolution que Lui-même donne. 7) Il n'y a pas d'autre service de Dieu que celui qui est spirituel et réglé selon sa Parole, lequel consiste en son amour et l'amour du prochain. 8) Il ne faut reconnaître qu'un seul magistrat laïque, établi de Dieu et nécessaire pour conserver le repos de l'Etat. On doit lui obéir aussi longtemps qu'il n'ordonne rien de contraire à la volonté de Dieu. 9) Le mariage est légitime pour tous ceux qui y sont propres. 10) Il faut user avec prudence et charité des viandes, breuvages, de l'observation des jours, etc.

Ces thèses qui contiennent à peu près tout le programme de la Réforme triomphèrent avec éclat, et le 19 octobre (1536) paraissait un édit qui proclamait officiellement la Réforme à Lausanne. Trois semaines après, dit Pierrefleur, tous les autels, statues et images étaient abattus et les gens d'Eglise exilés. Les chanoines de Lausanne eux-mêmes durent se retirer à Evian, ainsi que les sœurs de

S^{te} Claire. A leur place, des pasteurs furent nommés : les uns venaient de France ; d'autres, en plus grand nombre, étaient d'anciens prêtres nouvellement convertis. Malheureusement, ces conversions, souvent peu sincères, devaient être pour la nouvelle église une cause de faiblesse et de discorde.

Quel rôle Viret joua-t-il personnellement dans ce colloque ? D'après M. Cart, il y « prit une grande part, et s'y distingua beaucoup » (Pierre Viret.... p. 82). D'autre part, M. Herminjard nous dit qu'il « se fit remarquer par sa modération, par sa profonde connaissance des Saintes Ecritures, non moins que par une science étonnante chez un jeune homme de vingt-cinq ans ». (Gazette de Lausanne. — 3 mai 1875.)

La dispute finie, le jeune pasteur s'était remis au travail, à Lausanne, avec un nouveau zèle. Mais l'accroissement du nombre des fidèles, la prospérité toujours grandissante de l'œuvre nécessitaient, de la part de Berne, l'envoi immédiat de renforts. C'est ce que comprirent les magistrats de cette ville lorsque, le 1^{er} novembre, ils nommèrent un collègue à Viret en la personne de Caroli. Mais, par une inconcevable injustice, le Conseil, oublieux des services que, depuis cinq ans, Viret n'avait cessé de rendre à l'Eglise, donnait à Caroli le poste le plus honorable : Viret n'était plus que le second pasteur de Lausanne, une sorte d'auxiliaire du nouveau prédicant. Quant à ce dernier, on le combla d'honneurs : les magistrats de Lausanne, auxquels il fut présenté le 5 novembre, lui donnèrent la maison d'un certain chanoine de Pontareuse, avec les beaux jardins qui en dépendaient, et lui constituèrent une pension annuelle de cinq cents florins. Viret, pendant ce temps, était si dénué de tout que « la ville dut faire les frais de son chétif mobilier ». (L. Vulliemin. — Le Canton de Vaud... p. 229.) Quant à la pension qu'on lui accordait, elle était absolument dérisoire : outre un logement au couvent de S^t François, elle se composait de trente florins, deux chars de vin et dix-huit coupes de froment, c'est-à-dire qu'elle valait moins du tiers de celle de Caroli.

Le choix des Bernois excita une vive indignation chez tous ceux qui avaient pu apprécier le mérite de Viret. Ce fut au point que les pasteurs de Genève crurent devoir écrire à ce sujet au Synode de Lausanne : « Nous connaissons mieux que personne les travaux de ce frère (Viret), sa foi et son activité, et nous sommes stupéfaits de la façon dont on a usé envers lui. » D'autre part, Farel écrivait à Fabri : « Ce sont les impudents qui sont portés aux nues... Je ne sais qui néglige le plus notre Viret, des Bernois ou des Lausannois. » (Voir M. Godet. — « Pierre Viret », p. 45.)

Une injustice aussi flagrante aurait pu abattre le courage des plus vaillants. Viret la supporta avec une résignation touchante. Rien, dans sa correspondance, ne trahit la moindre amertume, ni la plus légère défaillance à la suite de cet affront. Il continua sa tâche sans bruit, avec la même modestie et le même zèle.

Cependant, les pasteurs de Genève qui le désiraient toujours et de plus en plus, lui écrivaient lettres sur lettres pour le décider à venir dans leur ville. Viret, après quelques hésitations, put enfin se rendre à leur désir, et, dans la première semaine de janvier 1537, il arrivait au milieu d'eux.

Par malheur, Caroli allait profiter de l'absence de son collègue pour susciter, à Lausanne, de graves désordres dans l'église. Il se mit à prêcher et à enseigner l'efficacité de la prière pour les morts et à accuser Viret et Calvin d'arianisme.

Une réfutation publique s'imposait. Il fut donc décidé qu'une conférence se réunirait le plus tôt possible dans ce but. Elle eut lieu à Lausanne même, le 17 février 1537, entre Caroli, d'une part, Viret et Calvin, de l'autre, et en présence de commissaires envoyés par les Bernois. Mais cette première controverse n'aboutit pas, car Caroli refusa de s'expliquer ailleurs que devant le Conseil de Berne et le Consistoire. Nous savons par Calvin que Viret, dans cette première réunion, se distingua par l'éloquence entraînante et douce, le bon sens et l'à-propos qui l'avaient depuis longtemps signalé à l'attention de ses collègues.

Il n'en restait pas moins que les troubles de Lausanne avaient ébranlé la foi des fidèles au point de faire désespérer de l'avenir de l'évangélisation dans la contrée tout entière. Les pasteurs étaient traités d'imposteurs pour n'avoir pas enseigné à prier pour les morts, et quand ils exhortaient les paysans à rentrer dans l'ordre, ceux-ci leur répondaient par cet argument sans réplique qu'ils devaient premièrement se mettre d'accord entre eux, avant de chercher à convaincre les autres.

Il fallait donc en finir à tout prix. Aussi une seconde réunion fut-elle organisée à Berne. Caroli, Calvin et Viret s'y rencontrèrent à nouveau et purent, pendant deux jours entiers, se livrer en toute liberté à la défense de leurs opinions respectives. Ces discussions, qui se prolongèrent encore devant deux synodes se terminèrent à l'avantage de Viret et de Calvin : Caroli, convaincu de calomnie, fut destitué (Juin 1537). Les deux réformateurs avec leur ami Farel se trouvaient encore à Berne, le 7 juin, ne voulant pas partir avant d'avoir obtenu du Conseil des « lettres testimoniales » de leur innocence. Cette satisfaction leur fut bientôt accordée.

A Lausanne, Viret se trouvait avoir, par suite du départ de Caroli, un travail au-dessus de ses forces ; aussi lui adjoignit-on un diacre et quelque temps après, le 31 janvier 1538, un collègue, en la personne d'un certain Bêat Comte, originaire du Dauphiné.

La considération dont jouissait déjà Viret ne faisait que croître tous les jours. « Il était, dit M. Cart, l'homme le plus éminent du clergé vaudois, en même temps que le plus aimé et le plus respecté. » (« Pierre Viret, le réformateur vaudois, » page 98).

La tâche déjà écrasante du jeune pasteur allait devenir plus lourde encore. Les Seigneurs de Berne, en effet, qui méditaient depuis quelque temps l'établissement d'une académie protestante, à Lausanne, mirent leur projet à exécution vers la fin de 1537. Viret, dont le savoir était universel pour l'époque fut chargé d'y enseigner la théologie : il avait donc double fonction. Indépendamment du soin

de l'Eglise et de ses cours à l'Académie, il trouvait encore le temps de s'occuper des réfugiés qui venaient de France en grand nombre. La plupart étaient dénués de tout : Il fallait donc les secourir matériellement aussi bien que spirituellement. Viret, dans ces circonstances, fit preuve du plus complet désintéressement. « Charitable pour les pauvres au point qu'il dut souvent contracter des dettes » pour entretenir son ménage, Viret ne refusait jamais son appui et ses conseils aux nombreux réfugiés qui traversaient le pays de Vaud ou qui venaient s'y établir. Il ne recueillait souvent pour récompense que l'ingratitude et même la calomnie de la part des anciens moines devenus pasteurs. Mais rien ne put affaiblir en lui le sentiment inflexible du devoir. Sévère pour les hypocrites, il était plein de mansuétude pour les cœurs sincères. On peut donc affirmer sans exagération que, pendant les vingt-deux années qu'il consacra à l'Eglise de Lausanne, Viret fut le modèle du vrai pasteur. » (M. Herminjard. — *Gazette de Lausanne*, 3 mai 1875.)

Mais pendant que celui-ci poursuivait son œuvre à Lausanne, de graves événements se produisaient à Genève : Calvin et Farel qui avaient voulu appliquer à l'Eglise les principes d'une discipline rigoureuse et intransigeante s'étaient heurtés à une telle résistance qu'ils avaient dû quitter la ville. Les deux exilés se retirèrent à Bâle jusque vers le milieu de l'année 1538, puis, ils se séparèrent ; Calvin s'établit à Strasbourg et Farel à Neuchâtel.

L'Eglise de Genève, absolument désarmée, eut encore une fois recours à Viret, mais il semble que le réformateur n'ait fait alors qu'un court séjour dans cette ville, car le 6 octobre, nous le retrouvons à Orbe où il est venu pour son mariage. Pierrefleur, dans ses « Mémoires, » mentionne en ces termes cet événement : « Le dimanche 6^e jour d'octobre ont été faites à Orbe les nocces de Pierre Viret, » prédicant de Lausanne, avec Elizabeth, fille de Pierre Turtaz¹ et les espousa Guillaume Pharel » (page 184).

¹ Ce Pierre Turtaz devait être un personnage de quelque notoriété, car il fut élu gouverneur en même temps qu'un certain Pierre Bouchardet, le jeudi 3 novembre 1553. (Pierrefleur. « Mémoires, » page 281).

Malheureusement, cette union qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, ne devait pas durer bien longtemps : au bout de huit ans, en effet, la femme de Viret mourut.

La mort prématurée de cette épouse qu'il chérissait fut pour le sensible Viret un coup cruel. Cependant, la rudesse en fut un peu adoucie par la sympathie touchante dont l'entourèrent ses amis. Calvin surtout se montra particulièrement compatissant et tendre : il l'invita même à venir quelque temps se reposer auprès de lui. Nous reproduisons un fragment de sa lettre, conservée par Th. de Bèze, dans son « Histoire de la vie et mort de feu M. Jean Calvin ».... — page 175.) « A mon bon frère et entier ami, M. Pierre Viret, » fidèle ministre de Jésus-Christ, pasteur de l'église » de Lausanne. S. Venez, je vous prie : voire à la condi- » tion non seulement d'y alléger vostre tristesse, mais » aussi de n'y avoir aucun ennui. Ne craignez point que je » vous charge de rien. Car de ma part, il ne tiendra pas à » moy que n'y soyez en repos à vostre contentement. » Et si quelque autre vous vient importuner, je m'y oppo- » seray... »

Mais Viret ne pouvait suffire à sa tâche sans une aide et une compagne. Aussi, vers la fin de 1546, se remaria-t-il avec Sébastienne de la Harpe, fille d'un pharmacien de Lausanne, et veuve elle-même d'un certain Jacob Carraz. De ce second mariage, Viret eut quatre enfants : trois filles, mentionnées dans son testament, et un fils qui mourut tout jeune.

Quelles avaient été ses occupations pendant les huit années de son premier mariage ? Il avait continué avec un succès toujours plus grand son œuvre de Lausanne, sans oublier pour cela les affaires importantes qui l'appelaient au dehors. Ainsi, au milieu de juillet 1539, il assiste avec son collègue Zébédée au colloque de la Neuveville où Caroli entre de nouveau en scène. A Lausanne même, il prend une part active à la fondation du collège qui fut inauguré l'année suivante et quelque temps après, lorsque Genève l'appelle de nouveau, il obtient du Conseil de Berne la permission de s'absenter pour six mois.

A vrai dire, c'était un peu à contre-cœur que le pasteur vaudois répondait à cet appel ; le poste lui paraissait à juste titre hérissé de difficultés et il ne fallut rien moins que les instances de Calvin pour vaincre ses légitimes hésitations, « Quand je regarde ma petitesse, écrivait-il aux Gênois, » mon ignorance, la faute de prudence et de jugement qui » est en moi, j'ai honte de moi-même et ne puis me per- » suader que je sois apte à une si grande tâche. » « Mais, » dit-il plus loin, puisque je suis consacré à l'Eglise du » Seigneur, je me sou mets à son jugement et je suis prêt à » tout ce qui me sera commandé, voire jusqu'à répandre » mon sang pour vous, me confiant que Dieu me fortifiera » selon l'œuvre qu'il me mettra entre les mains. » (Voir M. Godet. — « Pierre Viret. » — page 61.)

Les difficultés de l'évangélisation à Genève, comme, en général, dans toutes les villes où de nouvelles églises avaient vu le jour, venaient du fait que beaucoup de gens avaient embrassé la Réforme moins par besoin religieux que pour des motifs d'intérêt ou un désir d'émancipation. Un grand nombre, après avoir quitté l'église de Rome et être entrés dans la communauté évangélique, en étaient restés là : nulle piété, nulle charité, aucune amélioration dans la manière de vivre. En présence d'une telle situation, Viret devait être amené, par la force même des choses, à considérer comme nécessaire l'établissement d'une discipline sérieuse et forte. Mais c'était là une tâche bien délicate et bien difficile, car on pouvait prévoir que les obstacles qui avaient été cause de l'exil de Calvin allaient de nouveau surgir¹. De plus, l'arrivée incessante de nombreux réfugiés français lui donnait un surcroît d'embarras et d'inquiétude. Des renforts étaient donc absolument nécessaires. Aussi Viret s'employait-il de tout son pouvoir à hâter le retour de Calvin qui ne paraissait pas, à en juger

¹ Un parti surtout, celui des « Libertins » était infatigable dans ses attaques contre les « luthériens ». Son action était si désastreuse pour la foi et pour les mœurs qu'elle menaçait sérieusement l'œuvre de la réformation d'une ruine irrémédiable, à Genève, et plus tard aussi, à Lausanne.

par les lettres qu'il écrivait alors, très pressé de reprendre le fardeau dont on avait déchargé ses épaules. « Pourquoi » pas plutôt la mort ? écrivait-il à Viret. Autant périr tout » d'un coup, plutôt que d'être torturé de nouveau en ce lieu » de supplice. Si vous voulez que je vive, mon cher Viret, » laissez de côté ce conseil. » (Ph. Godet. — « Pierre Viret ». — page 65). Viret n'avait garde d'écouter son ami. Au contraire, il insista tant et si bien qu'en septembre 1541, Calvin rentrait à Genève.

Il ne faudrait pas croire que la quasi-solitude dans laquelle le réformateur vaudois s'était trouvé à Genève l'eût condamné à l'impuissance. Il y avait, au contraire, admirablement travaillé. C'est ce qui ressort d'une lettre que le pasteur Jacques Bernard écrivait à Calvin, le 6 février 1541. « Genève, y disait-il, régénérée par le travail de Viret, est devenue une nation nouvelle. » Farel, de son côté, écrivait un peu plus tard aux pasteurs de Zurich : « J'ai vu l'édifice admirable élevé là par le travail de Viret. Son labeur a été immense pour ramener le peuple dans la bonne voie. »

Quel était donc le secret de Viret pour qu'il arrivât à surmonter des difficultés presque inextricables, à réussir merveilleusement là où des hommes comme Calvin et Farel devaient se déclarer vaincus ? Ce secret est tout entier dans la douceur et la modération de son caractère ; dans le tact, la bienveillance et le désir de conciliation qu'il apportait dans ses rapports avec ses adversaires... Est-ce à dire qu'il manquait d'énergie ? Loin de là, mais il ne confondait pas l'énergie avec la violence ; il avait celle qui sait attendre et il arrivait ainsi, plus lentement peut-être, mais aussi plus sûrement, au but.

Cependant, les Lausannois, qui avaient vu avec un vif regret s'éloigner leur meilleur pasteur, désiraient ardemment son retour. Neuchatel de même, en proie à la discorde, le réclamait avec instances. Viret put croire, lorsque Calvin rentra à Genève, qu'il allait pouvoir partir. Mais celui-ci n'avait nulle envie de se laisser enlever un auxiliaire aussi précieux. « Toutes les fois que je pense à son départ, écrivait-il à Myconius, je suis plus mort que vif. » Il usa

donc de toute son influence auprès des Seigneurs de Berne qui lui permirent, à la fin, de garder son ami six mois encore. Viret resta donc. Mieux au courant des affaires de l'église, il faisait à lui seul presque toute la besogne ; la prédication surtout l'absorbait et les nombreux auditoires qui se pressaient autour de lui témoignent qu'il y réussissait à merveille. Calvin, de son côté, s'occupait plus spécialement des questions d'ordre et de discipline ecclésiastique, en même temps que de la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, son « Catéchisme » entr'autres qui était alors seulement ébauché.

Le 22 juillet 1542, Viret fut enfin rendu à son église mais il allait y voir se dresser devant lui les mêmes obstacles qu'à Genève et à Neuchâtel, à propos de la discipline. Cela s'explique en grande partie par les circonstances qui avaient marqué les débuts de la Réforme à Lausanne et dans tout le Pays de Vaud. Nous avons vu qu'elle s'était accomplie par l'autorité toute-puissante des Seigneurs de Berne beaucoup plus que par la libre adhésion de chacun. Cette autorité, Berne avait su très habilement la conserver, de sorte que l'église vaudoise n'avait aucune indépendance. Les magistrats s'immisçaient dans ses affaires et ils étaient, en réalité, mieux écoutés que les pasteurs.

On comprend combien Viret devait souffrir de cet état de choses, lui qui avait usé ses forces à l'amélioration de l'église, qui la voulait unie, indépendante, débarrassée de tous les éléments qui gênaient sa vie normale. Pourtant, le vaillant pasteur ne se décourageait pas. En 1558, il présenta aux Seigneurs de Berne un projet de constitution ecclésiastique dans lequel il séparait nettement le domaine civil du domaine religieux. Mais, ajoutait-il « les deux gouvernements ont un mutuel regard » voulant dire par là que loin de vivre dans une réciproque indifférence, ils devaient, au contraire, se prêter un mutuel et bienveillant appui. « Il faut que, sans exception, toute âme soit sujette au magistrat en ce qui est de la charge d'icelui ; d'autre part aussi, il n'y a prince si grand qu'il se puisse exempter du gouvernement ecclésiastique, en ce qui a été ordonné de

Dieu. » (Voir M. Godet. « Pierre Viret » p. 71). Viret n'admettait donc comme état légitime que celui qui est fondé sur le royaume de Dieu. « Dieu seul, dit-il, dans son *« Instruction chrestienne.... »* nous peut donner loy parfaite, selon « laquelle il nous convient gouverner.... Si cela y est, alors « il n'y a forme de gouvernement quelconque ayant fondement en cette loy de Dieu, qui ne soit convenable à la « société humaine et à toutes républiques auxquelles Dieu « présidera. Au contraire, si cela n'y est, il ne faut attendre « sinon une horrible confusion. » (Tome I, p. 256).

Déjà, dans ce projet de constitution ecclésiastique, Viret expose ses idées sur la discipline, idées sur lesquelles nous reviendrons en détail quand nous étudierons ses œuvres. Disons cependant tout de suite qu'elles sont absolument les mêmes que celles de Calvin, et aboutissent à cette revendication : droit, pour les pasteurs, de prononcer certaines peines contre les membres indignes de l'église, de les admonester, et même de les excommunier. Berne, fatiguée d'un trop long débat, était assez disposée à admettre l'admonition, surtout lorsque celle-ci avait pour but de préparer dignement à la Sainte-Cène, mais elle y mettait une condition : c'était que nul ne fût exclu de la participation à ce sacrement. L'entente n'était donc pas facile, car Viret, sur ce point, était irréductible. Il était fermement convaincu, comme aussi Farel et Calvin, que l'excommunication était un droit d'institution divine et que le pasteur, pour cette raison, devait librement en user toutes les fois que le réclamaient l'honneur et la dignité de l'église.

Dans ce conflit par trop inégal, Viret devait fatalement succomber. Le 25 janvier 1559, il fut déposé avec un de ses collègues, Jacques Valier, pour avoir, le jour de Noël, refusé de célébrer la Cène. Théodore de Bèze¹, moins persévérant, s'était déjà fatigué de la lutte et quelques jours auparavant il avait obtenu son congé de Messieurs de Berne pour aller s'installer à Genève. La plupart des pas-

¹ Théodore de Bèze avait été appelé à Lausanne, en 1549, pour y professer le grec, à l'Académie.

teurs et des professeurs de l'Académie l'imitèrent bientôt. Au nombre d'une quarantaine environ, ils quittèrent le pays avec leurs familles : les uns partirent pour la France, leur pays d'origine ; les autres se groupèrent autour de Calvin.

Au fond, comment expliquer, dans toute cette affaire, l'attitude si injuste et si révoltante de l'autorité bernoise ? Uniquement par son ambition démesurée, « la soif qu'elle » avait du pouvoir absolu en toutes choses, *la crainte qu'elle éprouvait que ce pouvoir suprême ne fut com-* » *promis ou menacé... Berne ne voulait pas partager, elle* » *voulait entièrement dominer*¹. » (M. Cart. — « Pierre Viret, le réformateur vaudois », page 119).

Genève qui désirait Viret depuis si longtemps l'accueillit, à son arrivée, avec la plus grande sympathie. Lui, sans se laisser abattre par les dures épreuves qu'il avait traversées, se mit courageusement à l'œuvre, en collaboration avec Calvin.

Malheureusement, sa santé était moins robuste que son courage : l'activité prodigieuse qu'il avait déployée, les combats de tout genre qu'il avait dû livrer, et aussi les criminelles tentatives dont il avait été l'objet l'avaient si profondément altérée, qu'au bout de deux ans et demi de ministère, il tombait gravement malade. « Je tombay, dit- » il lui-même, en une maladie par laquelle tout mon corps » fut tant débilité et fut mis si bas que je ne pouvoye atten- » dre autre chose selon mon jugement, sinon d'être porté en » terre. Car je n'avoye jamais eu maladie auparavant qui » m'eust mené si près du sépulcre, non pas mesme quand » je fus empoisonné par l'art et la pratique des ennemis » de l'Evangile... » (Epître dédicatoire de l'« *Instruction Chrestienne...* »)

Dans ces pénibles circonstances, la Seigneurie eut pour lui les plus affectueuses attentions. Elle l'installa dans une confortable maison, exposée au soleil, avec défense expresse de s'y livrer à tout travail susceptible de le fatiguer.

¹ C'est nous qui soulignons.

De plus, ses frais de médecin, de pharmacien et de garde-malade lui furent généreusement payés. Viret guérit ; mais sa convalescence paraissait devoir être longue : aussi, comme il avait hâte de reprendre ses travaux d'une manière durable, demanda-t-il un congé pour aller passer quelque temps dans le midi de la France où il espérait pouvoir se remettre plus complètement. Le Conseil le lui accorda non sans peine, car il craignait pour lui les dangers du voyage et d'autre part, il voyait l'Eglise déjà privée du concours de Bèze, parti en France, au colloque de Poissy.

Voilà donc Viret obligé par les circonstances de quitter son pays, qu'il aimait passionnément ; une œuvre à laquelle il s'était donné sans réserve et pour laquelle, nous l'avons vu, il avait couru de terribles dangers et essuyé de grandes humiliations... Une nouvelle phase de sa vie allait commencer ; que lui réservait-elle ? C'est ce que nous allons brièvement exposer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Séjour de Viret en France (1561-1571)

C'est à *Nîmes* que se rendit Viret. Sa réputation qui l'y avait précédé lui valut d'être accueilli avec un véritable enthousiasme. Lui-même se plaît à le rappeler dans l'Épître dédicatoire de son « *Instruction chrestienne...* » : « J'ay esté »
» receu de vous, dit-il, comme un ange qui vous eust esté »
» envoyé de Dieu. Et ceste tant bonne affection et volonté »
» que vous avez déclarée envers moy en ma première ar- »
» rivée, n'a pas esté pour une bouffée, ains a depuis tou- »
» siours continué et s'est tousiours augmentée de plus en »
» plus. Ce neantmoins vous ne l'avez pas fait pour rien que »
» vous vissiez digne en ma personne. Car il sembloit à me voir »
» que je n'estoye que comme une anatomie sèche couverte »
» de peau, qui avoye là porté mes os, pour y estre ense- »
» veli : de sorte que ceux-là même qui n'estoyent pas de »
» nostre religion, ains y estoyent fort contraires, avoyent »
» pitié de me voir, jusques à dire : Qu'est venu faire ce »
» pource homme en ce pays? N'y est-il venu que pour y »
» mourir?... »

Le réformateur avait donc besoin du repos le plus absolu. Et pourtant, l'inaction lui était si pénible, il avait un tel désir de continuer son œuvre dans le milieu nouveau où Dieu l'avait placé, que dès le troisième jour après son arrivée, nous le voyons prêcher devant une foule nombreuse avec un succès extraordinaire¹.

En dehors de ses prédications, Viret se chargea, à l'Aca-

¹ Viret parla sur « la foi de Saint Pierre » et cela dans l'Eglise des Observantins. (M. Cart. — Pierre Viret..., p. 134).

démie, de l'enseignement de la théologie. Le 14 novembre, il consacrait par l'imposition des mains et devant une assemblée d'environ huit mille personnes, les deux premiers étudiants sortis de cette école de Nîmes. C'étaient un certain Trophime Picheron qui fut nommé pasteur à Bagnols et Jean Rouget (ou Rougier) qui desservit successivement les églises de Congénies, de Clarensac et de Vergèze. Le 23 décembre (1561) il présidait une nouvelle assemblée dans laquelle il imposait les mains à trois nouveaux prédicants dont deux, Simon Compagnon et Jean Moynier, devinrent plus tard pasteurs de Nîmes et dont le troisième, Antoine Copier, fut envoyé dans la province. Deux jours plus tard, pour la fête de Noël, il prêchait pour la première fois dans la cathédrale dont les protestants venaient de s'emparer. Dans cette solennité, le prieur de Milhau, Louis de Montcalm, et plusieurs religieuses de l'abbaye de Saint-Sauveur, se convertirent à l'Évangile.

On a dit qu'à la fin de cette année 1561, Viret était allé pour quelque temps à Paris; mais le fait, affirmé par M. Crottet, d'Yverdon, contesté par M. E. Haag, nous paraît fort improbable¹.

En tout cas, si ce voyage a réellement eu lieu, il a dû être de courte durée, car nous retrouvons le réformateur à Nîmes vers le milieu du mois de janvier. C'est de là, en effet, que le comte de Crussol, chargé par la reine-mère de pacifier le Dauphiné, la Provence et le Languedoc, l'appela auprès de lui pour le prier d'user de son influence auprès des réformés dans le but de leur faire rendre aux catholiques les églises qu'ils leur avaient prises par la violence. Viret ne demandait pas mieux que de s'employer à la réparation de ce qu'il considérait comme une injustice : aussi, le 15 janvier 1562, le voyons-nous écrire aux ministres du Languedoc, assemblés alors à Montpellier, dans le sens indiqué par le comte de Crussol.

Il ne semblait pas, à en juger par son activité toujours

¹ Voir, pour plus de détails, le Bulletin de la « Société de l'Histoire du Protestantisme français », tome II, p. 498).

inlassable, que Viret fût venu en France dans le but de s'y reposer. Ainsi, nous le voyons encore, vers la fin de janvier, fonder une église à Villeneuve-d'Avignon, puis présider un synode provincial qui dura dix jours et dans lequel il consacra au Saint Ministère quatre nouveaux candidats.

Quelques temps après, dans les premiers jours de février, il se rendit à *Montpellier*¹. Là, malgré l'état de sa santé toujours instable et inquiétant, il put, au bout de quelques jours, recommencer à prêcher. C'est ainsi que le 18 février, il parla dans le temple de la Loge, en présence du présidial en corps, du premier consul, Jacques David, et d'une foule d'étrangers accourus à Montpellier tout exprès pour l'entendre. Grâce aux soins intelligents et dévoués dont il fut l'objet, Viret put voir enfin sa santé s'améliorer et retourner à Nîmes où on le réclamait. — D'après M. Cart, il avait reçu de Toulouse, dans l'intervalle, un appel qu'il avait décliné. « Cependant, dit le même auteur, il est très probable » qu'il fit au moins une visite à Toulouse, car dans deux » lettres datées de Montpellier (avril 1562) il parle de son » départ pour cette ville comme d'une chose arrêtée. » Pierre Viret... p. 143).

Dans la dédicace du 2^e volume de son « *Instruction chrestienne* » le réformateur rend un beau témoignage de la manière dont les Montpelliérains se sont comportés envers lui. « Si j'ay eu, leur dit-il, une grande occasion de me res- » jouir entre vous, voyant le beau commencement qu'il a » pleu à Dieu desia mettre en nostre église, vous m'avez » aussi beaucoup resjouy par la bonne volonté que vous » avez déclarée envers moi, pour l'honneur du Seigneur » auquel je sers et du soin que vous avez eu de ma santé... » Car vous vous estes si peu épargnés en tout ce que vous » avez pu faire pour moi que je vous puis bien rendre ce » témoignage que saint Paul rend aus Galates que, s'il » eust été possible, vous eussiez arraché vos eux et les » m'eussiez donnez. »

Au printemps, Viret était déjà de retour à Nîmes, mais il

¹ Viret faisait ce voyage pour consulter quelques célèbres médecins Rondelet et Saporta, entr'autres.

n'y fit alors qu'un court séjour, car son congé étant expiré il lui fallait rentrer à Genève. Pourtant, il trouva encore le moyen de prêcher, trois jours de suite, dans la cathédrale.

Les Nimois, qui avaient reçu le réformateur on a vu avec quel enthousiasme et qui avaient pu, par la suite, apprécier justement sa valeur, désiraient vivement l'attacher à leur église d'une manière définitive. Aussi dépêchèrent-ils à Genève l'un des consuls, Pierre Cellérier, et l'avocat Léonard Favier, avec mission de demander à l'autorité genevoise l'autorisation pour Pierre Viret de demeurer au milieu d'eux. La liberté de choix fut laissée à celui-ci. Mais ne jugeant plus sa présence nécessaire à Nîmes où l'église était solidement établie, brûlant, d'autre part, du désir de revoir son pays et sa famille restée à Genève, Viret préféra partir.

Dès le 25, il se mit en route pour Lyon. En passant à Valence, il apprend qu'un certain Edmond Auger, de l'ordre des jésuites, qui venait de tomber aux mains du cruel baron huguenot Des Adrets, avait été condamné à mort et était sur le point d'être exécuté. Aussitôt, il accourt auprès du baron, et essaie de le faire revenir sur une décision aussi rigoureuse. Mais ses « supplications ne trouvant aucun écho dans le cœur du cruel baron, Viret détache lui-même la corde, saisit le jésuite dans ses bras, et déclare que si Auger est pendu, il partagera son sort. La population émue et entraînée prend hautement parti pour Viret et emmène en triomphe le jésuite et le réformateur. Auger, relâché, s'engagea, dit-on, à prêcher la foi évangélique ; mais s'il fit cette promesse, il ne tarda pas à l'oublier complètement. » (M. Cart. — « Pierre Viret, le réformateur Vaudois » p. 143 et 144).

Cet exemple de tolérance et de charité chrétienne, Viret allait le donner encore, à son passage à Lyon, comme le montrera l'épisode suivant dont nous empruntons le récit à M. Th. Godet. « La ville de Lyon, conquise par un hardi coup de main des Réformés, était bloquée par une armée catholique. Soubise, général des assiégés, voyant diminuer les vivres et la famine menacer, résolut de met-

» tre hors de la ville les femmes, les enfants et les pauvres,
» soit environ sept mille bouches inutiles. Viret vint à lui
» pour lui remontrer « la pitié que ce serait de mettre un si
» grand nombre de pauvres gens à la boucherie. » Soubise
» répondit : « Le cœur m'en saigne... mais il vaut mieux
» perdre ce nombre que le tout, nous voulant bien déclarer,
» Monsieur Viret, pour ce que je sais que vous êtes homme
» de bien, que nous sommes à quinze jours près de la fin
» de nos vivres, tellement que si, faute de cela, je perds
» cette ville, j'en serai blâmé et on dira que je ne sais pas
» mon métier. » A quoi le ministre répliqua : « Je sais, Mon-
» sieur, que selon le droit de la guerre, vous le devez faire ;
» mais cette guerre n'est pas comme les autres, car le
» moindre pauvre qui est ici y a intérêt, puisque nous com-
» battons pour la liberté de nos consciences. » « (Pierre
Viret... » p. 91, 92 et 93). Cet argument produisit sur
l'homme de guerre une telle impression qu'il renonça bien
vite à son dessein.

Viret arriva bientôt à Genève, mais, au bout d'un an, sa
santé ayant empiré, il se vit obligé de demander un congé
définitif pour aller passer le reste de ses jours sous un ciel
plus clément et plus doux. Le réformateur avait profité de ce
séjour à Genève pour aller à Orbe régler quelques affaires.
Ce devait être sa dernière visite au « pays de sa nativité »
qu'il chérissait d'un si profond amour.

Il prit congé du Conseil de Genève, le 25 mai 1553 pour se
diriger de nouveau vers le midi de la France. A son passage
à Lyon, l'église qui le désirait vivement depuis sa courte
visite de l'année précédente, réclama instamment ses ser-
vices. Le vaillant pasteur accepta.

Ce poste, extrêmement difficile et délicat, exigeait des
qualités de tact et de savoir-faire si rares qu'il semble que
Viret était alors le seul pasteur capable de l'occuper. Si les
protestants y étaient nombreux, les catholiques ne l'étaient
pas moins, les deux partis étaient constamment en que-
relle ; des moines de tous ordres, les jésuites surtout, ex-
citaient à l'envi le fanatisme et la haine. Ce fut au point que
Viret, craignant de ne pouvoir supporter seul le poids

d'une tâche si lourde, demanda qu'on lui envoyât un collègue. Alors, Christophe Fabri, qui était à Bienne, accourut auprès de lui. (Voir. E. Schmidt. — « Peter Viret » p. 52).

Le consistoire de Lyon qui appréciait de plus en plus la valeur du pasteur vaudois, écrivit à Genève, au mois de juin, pour demander l'autorisation de le garder plus longtemps encore. Cette permission fut accordée, et Viret put continuer, malgré son extrême faiblesse, l'œuvre de dévouement qu'il avait commencée dans la ville, où les horreurs de la peste venaient de s'ajouter à celles de la guerre civile. Le 10 août, nous le voyons présider, à Lyon, le quatrième Synode national qui divisa la France protestante en huit provinces ecclésiastiques. « L'état de l'église de Lyon était alors très satisfaisant. » (M. Cart. — « Pierre Viret, le réform. vaud. » — p. 148). Viret lui-même, dans une lettre à Calvin du 28 juillet 1563 dit qu'« elle augmente de jour en jour. ».

Tout en s'acquittant avec soin des différents devoirs de sa charge, Viret travaillait alors à l'achèvement de son grand ouvrage, l'« *Instruction chrestienne* » qu'il publia la même année (1564). D'autres, de moindre importance furent également publiés alors. Il suffit de citer les trois livres sur l'autorité des Saintes Ecritures, le pouvoir des clefs et la dispute touchant la vraie et la fausse Eglise ; un traité sur les prières des prêtres catholiques, un autre sur la messe et enfin deux dissertations dont l'une traite de la sainte Cène et l'autre de la prédestination. (Voir. E. Schmidt. « Peter Viret » p. 55).

Malheureusement, le père jésuite Auger, le même à qui Viret avait sauvé la vie à Valence et avec qui il était, depuis, entré en controverse, lui fit appliquer l'édit¹ de Charles IX qui défendait aux ministres étrangers d'exercer leurs fonctions en France. Force lui fut donc de quitter au plus tôt la ville. A quelle époque exactement ? On ne saurait le

¹ Cet édit avait été déjà promulgué le 14 décembre 1563, mais sur une démarche des autorités catholiques de Lyon, Viret avait été excepté de cette mesure et avait pu, comme nous l'avons vu, continuer à exercer son ministère.

dire. Ce que l'on peut affirmer, toutefois, c'est qu'il était encore à Lyon le 20 septembre 1565, car à cette date il écrit à l'amiral Coligny son épître dédicatoire de l'« *Interim* » ouvrage publié dans cette ville. Nous savons encore que le 4 octobre, Neuchatel l'avait appelé à remplacer son ami Farel qui venait de mourir, mais Viret avait décliné cette offre. Voir. M. E. Schmidt. — « Peter Viret » p 55).

De Lyon, Viret se retira dans la Valoire où il ne resta, du reste, que fort peu de temps, car nous le retrouvons, pendant l'hiver, à *Orange* qui appartenait alors à un prince protestant, Guillaume de Nassau. Nous ne pouvons encore sur son séjour dans cette ville, que nous livrer à des hypothèses. Aucun fait précis ne vient nous renseigner sur son activité. Tout au plus sait-on, par une lettre qu'il écrivit plus tard de Pau¹, qu'à Orange non plus, les ennemis de l'Evangile ne le laissèrent point en repos.

Heureusement qu'au bout d'environ deux ans, une lettre de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, venait lui demander de vouloir bien se charger, dans son collège d'Orthez, de l'enseignement de la théologie. Viret aurait eu mauvaise grâce à refuser une invitation aussi flatteuse : il accepta donc et partit aussitôt pour Orthez où il commença immédiatement ses nouvelles fonctions. La reine le reçut avec une grande bonté. Il semblait donc que le réformateur, épuisé par la maladie autant que par les mille soucis de sa laborieuse carrière, allait pouvoir enfin s'adonner à l'enseignement en toute paix et toute sécurité lorsqu'en 1569 une révolte éclata dans le Béarn. Des troupes catholiques, commandées par de Terride et le baron de Lusse, se jetèrent par ordre de Charles IX sur le Béarn et s'emparèrent des principales villes, entr'autres d'Orthez et de Pau. Viret était donc en leur pouvoir. On l'enferma dans le château-fort de Chabanay où sa vie courut de grands dangers. Il ne dut son salut qu'à l'affection de Montluc² pour son guidon La Planche qui était tombé entre les

¹ Cette lettre, adressée aux magistrats de Genève, est datée du 16 mars 1567.

² Un des principaux chefs catholiques.

maines des protestants, et dont le farouche capitaine espérait obtenir la liberté par échange. Enfin, Montgomery¹ ayant repris Orthez, le réformateur put sortir de son cachot. Le 22 août, le peuple, pour célébrer ce triomphe, se rendit au temple où « Viret fit le presche sur le seaume 124 » (de Bordenave. — « Histoire de Béarn et Navarre », p. 280. — Voir aussi p. 223 et 265.)

Ce devait être là un de ses derniers discours. Un peu moins de deux ans après, en effet, il mourait à Orthez, à l'âge de soixante ans.

Sa veuve qui l'avait accompagné dans ses nombreuses pérégrinations reprit tristement le chemin de Genève. Le registre du Conseil, à la date du 25 mai 1572, mentionne son passage en ces termes : « La veuve de maître Pierre Viret, étant ici seule revenue de France et n'ayant moyen de se loger, comme elle a fait entendre, a été arrêté qu'on lui baille quelque chambre en une des maisons de l'hôpital. »

Il est curieux que la veuve du réformateur ait été dans un tel dénûment, car le Testament de Viret nous apprend que celui-ci lui avait légué 300 livres. Ce testament, publié par le Bulletin de la « Société de l'Histoire du Protestantisme français² », confirme les renseignements que nous avons d'autre part sur quelques membres de sa famille. Viret y déclare qu'il a eu trois filles, Marie, Marthe et Jeanne, de son union avec sa seconde femme. Le réformateur mentionne aussi ses deux frères, Antoine et Jean qu'il substitue à ses filles au cas où toutes trois mourraient sans héritiers.

On a dit que le corps de Viret avait été déposé dans le caveau des princes de Béarn. Cela n'est pas impossible. C'est, en tout cas, une hypothèse toute gratuite et qu'il est, aujourd'hui, impossible de vérifier.

Nous n'avons montré jusqu'ici de la vie de Pierre Viret, que le côté en quelque sorte extérieur et officiel. Nous

¹ Le même qui tua le roi Henri II, dans un tournoi. Il s'était mis au service de Jeanne d'Albret et était devenu un des chefs protestants les plus redoutés.

² Tome XIV, pages 297 et ss.

l'avons vu constamment occupé des travaux sérieux et graves de l'évangélisation. Nous voudrions maintenant, avant de clore ce premier livre et de passer à l'étude sommaire de ses œuvres, pénétrer plus avant dans son intimité, nous asseoir à son foyer, et le voir vivre et agir dans ses rapports avec ses proches.

Malheureusement, les renseignements qu'on possède sous ce rapport sont bien rares et bien vagues, et nous sommes de ceux qui le regrettent vivement. Monsieur Ph. Godet, dans son « Pierre Viret¹ » en donne quelques-uns, très intéressants, que nous nous permettons de lui emprunter. Il nous apprend que les deux filles aînées de Viret, Marie et Marthe étaient filleules, la première de Farel, la seconde de Calvin, et qu'elles étaient pour lui, comme, sans doute, pour ses deux amis, un sujet de grande joie. « Il n'est pour me reconforter, écrivait-il à Calvin » (1^{er} août 1550), que la paix de la famille, l'affection mutuelle, la concorde avec mes collègues et les professeurs, » et les progrès de notre Académie. Si ces biens venaient » à me manquer, je ne vivrais plus, ou il me faudrait aller » vivre ailleurs ; car les *génies* et les caractères avec lesquels je dois lutter sans relâche et sans succès me causent un profond dégoût... Ma femme, mes fillettes, toute la famille, vont bien et vous saluent beaucoup. Votre filleule (Marthe) est d'un naturel singulièrement doux, » agréable et paisible. On aime à voir sa jolie figure. Quand » vous viendrez, sa seule vue vous rendra joyeux². »

La même année, au printemps, c'est à Farel que Viret écrivait : « Votre petite Marie vient d'être, comme par miracle, préservée d'un grand danger. En jouant à la façon des enfants et en tirant la corde d'une cloche fixée au mur de la maison, elle a fait crouler sur elle la cloche et l'énorme pièce de fer qui la soutenait. Dieu a détourné de sa tête le coup qui aurait brisé la tête d'un géant, et Marie n'a reçu que quatre petites contusions, qui étaient

¹ Pages 56, 57, 58 et 59. »

² Cette citation, dont le style et l'orthographe sont rajeunis, est faite d'après M. Godet, de même que celle qui suit.

» guéries le lendemain. Rendez grâces à Dieu avec nous et » recommandez-nous à lui. » A la fin de cette année 1550, un autre accident arrivait à la filleule de Farel. Un soir, au moment où elle se couchait, elle avait eu le visage et le corps sérieusement brûlés par un de ces réchauds en fer avec lesquels on chauffait les lits. A ce sujet, Viret, dans une lettre à son ami, exprime son inquiétude, quoiqu'il espère, pourtant, que l'accident n'aura pas de suites fâcheuses. Et comme toujours, il remercie Dieu de lui avoir gardé son enfant.

La douceur, la modération, la parfaite soumission à la volonté de Dieu que nous avons relevée dans sa vie publique, Viret, on le voit, l'apportait, avec quelque chose d'infiniment plus intime et plus exquis encore, dans sa vie de famille. Aussi bien, est-ce un des caractères les plus frappants de sa physionomie, un de ceux qui la rendent éminemment attachante.

Ce caractère, nous pourrions le remarquer encore, dans toutes celles de ses « œuvres » que nous allons maintenant étudier.

LIVRE II

Viret écrivain

CHAPITRE I

Considérations générales. — Le style et la forme des ouvrages de Viret.

En retraçant dans ses grandes lignes l'activité missionnaire de Viret, nous avons fait allusion à quelques-uns de ses ouvrages. Il en a écrit un grand nombre, en tout une quarantaine¹, dont la plupart, malgré de nombreuses éditions, ont à peu près complètement disparu des bibliothèques publiques.

A cela, il y a deux causes : la première, c'est que les œuvres du réformateur, extrêmement populaires de son temps, passaient de main en main, de maison en maison, et ainsi, se fatiguaient et s'usaient très vite. La seconde, c'est que le zèle destructeur qui s'acharnait alors après toutes les publications de la Réforme en fit disparaître un très grand nombre.

¹ Quelques listes, celle de la *France Protestante* notamment, en mentionnent 47 pour la raison qu'elles indiquent en même temps comme existant à part des écrits réunis en un même volume. Quelques-uns sont ainsi comptés deux fois. En réalité, Viret n'en a écrit que 39 ou 40.

Comment Viret, dont le labeur quotidien était écrasant, a-t-il pu trouver le temps d'écrire tous ces ouvrages ? Il devait sans doute les improviser hâtivement, à la faveur d'un moment de répit, d'un arrêt entre deux voyages. Cette hâte, du reste, se sent partout, aussi bien dans le plan, la distribution des parties principales de ses œuvres, que dans le style qui est plein de négligences et de redites. Nous n'avons donc pas entièrement la même impression que M. Chenevière qui s'exprime ainsi à propos des écrits de Viret : « Viret est un véritable auteur ; il aime écrire, il y consacre » plusieurs heures dans la journée, il retrouve sans doute » avec plaisir son cabinet d'études, il s'y enferme, il s'y » établit à son aise et là, à tête reposée, il compose des ouvrages revêtus de formes, nourris d'une science réelle, » décidément destinés à l'impression. » (« Farel, Froment, Viret, réformateurs religieux au XVI^e siècle, » — p. 294.)

Il faut dire, pour être juste, que cette rédaction hâtive et négligée, n'est pas spéciale à Viret. A l'époque où il vivait, en effet, tous les écrivains faisaient de même ; « on écrivait » sans triage, sans distribution méditée, sans méthode, » jetant sur le papier la foule d'arguments et d'autorités » qui assiégeaient la pensée et la mémoire. » (A. Sayons. « Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation. » — p. 194.)

Les autres réformateurs et Calvin lui-même, dont les ouvrages, au point de vue qui nous occupe, sont remarquables pour l'époque ne paraissent pas avoir composé autrement. Chez tous ces hommes nulle trace de ce que nous appelons aujourd'hui l'ambition et la vanité littéraires. Ils n'écrivaient pas pour le plaisir d'écrire, de faire une œuvre d'art, mais pour instruire, pour faire entrer dans l'esprit de leurs frères les vérités dont eux-mêmes vivaient. Leurs préoccupations d'ordre avant tout pratique excluaient toute recherche de style, toute prétention même à la correction. Il fallait avant tout se faire comprendre, et se faire comprendre vite, car le temps, ce temps de luttes ardentes et passionnées était extrêmement précieux. S'imaginait-on un soldat, en présence de l'ennemi, s'appliquant

à manier avec grâce l'épée ou le fusil? Peu lui importent l'élégance et la souplesse de ses mouvements : il faut qu'il frappe vite et juste ; tout est subordonné à ce but. Les réformateurs, et Viret en particulier, font de même.

Celui-ci, du reste, ne s'est fait nullement illusion sur la valeur littéraire de ses œuvres. Il le dit explicitement lui-même à plusieurs reprises, et notamment dans la Préface des *« Disputations chrestiennes... »* : « J'ai voulu escrire au langage avec » lequel j'ay plus de convenance et de familiarité selon ma » naissance et nativité ; combien que les matières que je traicte » auroient trop plus de grâce en langue latine que fran- » çoyse, et me seroit plus grand avantage. Car bien sou- » vent je auroye la matière toute preste, qu'il ne me fau- » droit que transcrire des bons auteurs, là où il ne faudroit » point travailler à translater les choses en françoys, les- » quelles est bien difficile et impossible avec, principale- » ment à moy, de les rendre en telle grâce, et interpréter si » naïvement qu'elles sonnent en leur naturel langage hé- » brieu, grec ou latin. Car si je suis pource orateur en latin, » je ne le suis guère meilleur en françoys. Parquoy je ne » parle pas le langage attique, ne fort orné et rhétorique, » ains m'advient souvent que je retombe en mon patoys : » ou si je me fourvoye en France et que je revienne au » pais, je pense que le lecteur favorable et équitable sup- » portera bien telles fautes et principalement aux rimes et » vers françoys que quelquefois je mesle parmy ces dia- » logues... » (Page 17).

Plus loin, Viret ajoute : « J'ay quelquefois usé expressé- » ment d'aucuns motz qui ne seroyent receuz de ceux qui » se estudient à la pureté de la langue française, mais je » fay cela pour condescendre à la rudesse et capacité des » plus ignorans qui entendent mieux ces mots prins de » leur langage que d'autres plus exquis. » (Page 19).

Voilà donc le secret des longueurs interminables, des répétitions, des expressions locales rencontrées à chaque page dans les écrits du réformateur ! Ces défauts, intolérables aujourd'hui, étaient, dans une certaine mesure, conscients et voulus par l'auteur. C'était, si l'on peut ainsi

dire, un procédé pédagogique. Viret, qui s'était fait, plus qu'aucun autre de ses collègues, l'apôtre des masses, le conducteur spirituel des couches profondes du peuple, savait bien que pour lui donner un enseignement durable, il ne fallait pas craindre d'appuyer sur les mots, de répéter, de revenir en arrière.

Du reste, la parfaite clarté des idées qui frappe dès l'abord tout lecteur non prévenu, prouve bien également que les défauts du style ne sont pas inhérents à la constitution mentale de l'auteur. Viret, au contraire, nous paraît avoir été un esprit très clair, sachant toujours bien exactement ce qu'il voulait dire et le disant comme il le fallait dire à ceux à qui il s'adressait.

En somme, si l'on compare son style, tel qu'il est, avec celui des autres écrivains français de l'époque, (Calvin mis à part), on voit aisément qu'il n'est pas sensiblement inférieur à ses contemporains. Il ne faut pas oublier, du reste, que Viret était vaudois et qu'il ne pouvait, par conséquent, parler un français aussi correct que s'il était né et avait toujours vécu en France.

Il a adopté dans la plupart de ses ouvrages, la forme animée, mouvementée du dialogue. La raison de ce choix est facile à saisir : Viret voulait instruire le peuple sans le fatiguer, mais au contraire, en l'amusant, sachant bien que ce procédé est le seul vraiment efficace. Il pouvait, de cette façon, « présenter dans un cadre attrayant, vivant, dramatique » les vérités religieuses les plus essentielles, et c'était là son unique but. Et puis, il craignait en prenant la forme un peu froide et serrée de la dissertation d'être trop obscur pour les intelligences peu exercées des simples. Mais laissons le lui-même parler :

« Et pour autant que la manière d'enseigner par dialogues est plus familière que point d'autre, j'ai usé d'icelle » en toutes ces formes d'instruction, excepté au premier » sommaire. Vray est qu'elle est un peu plus longue à » cause que souventes fois il faut user en icelle d'aucunes » paroles qui sont comme perdues, pource qu'elles ne » sont pas proprement de la substance de la matière qui

» est traitée. Mais elles ne sont pas perdues du tout, à
» cause qu'elles servent non seulement à éclaircir les ma-
» tières, mais aussi à les distinguer et exposer plus dis-
» tinctement et plus familièrement. Et quand il est question
» d'enseigner les plus simples, il vaut mieux être un peu
» plus long et plus clair, que trop brief et estre obscur. »
(*Epistre du début de « l'Exposition familière des principaux
poincts du Catéchisme... »*)

La forme de ces dialogues est joyeuse et très libre. Quelle en est la raison ? Viret lui-même nous répondra encore. Dans sa préface aux « *Disputations chrestiennes*¹ », il s'exprime sur la manière dont on écrit généralement sur les sujets religieux : « A cause qu'ilz semblent trop sévères » et graves à ceux avec lesquels nous avons principalement » affaire, ilz ne les lisent pas, et n'y profitent point. » (Page 34). C'est là précisément l'écueil qu'il veut éviter en employant dans ses ouvrages le style gai et facétieux. Il fait ainsi « *pour qu'on les lise*². » (Page 19).

Il faut donc s'attendre à trouver dans ses écrits une extraordinaire dépense d'esprit, esprit un peu trop facile et lourd, quelquefois, selon le goût de ses lecteurs, mais le plus souvent, très aiguisé et très fin. Les calembours, les bons mots, les plaisanteries y abondent. Celles-ci, souvent grossières, triviales, malséantes, nous choquent et nous étonnent de la part d'un pasteur. Mais il faut, pour être équitable, faire abstraction de nos idées modernes, et se dire que ce procédé de style était alors d'un usage courant.

¹ Les titres des écrits de Viret étant généralement très longs, nous n'en indiquerons que les premiers mots. (Voir le titre complet au commencement de notre étude).

² C'est nous qui soulignons.

CHAPITRE II

Les écrits de Viret considérés d'après le fond Ouvrages dogmatiques

Au point de vue des idées, du contenu, les œuvres de Viret peuvent se diviser en quatre catégories. Les unes sont plus spécialement *dogmatiques*, elles traitent avant tout de questions de doctrine et contiennent ce que nous pourrions appeler la « théologie » de l'auteur. D'autres sont des écrits d'exhortation et d'édification ; pour parler le langage convenu, ce sont des écrits « *parénétiques* ». D'autres encore ont un caractère *polémique* très accusé. Il en est enfin de *satiriques*.

Viret, dans ses divers ouvrages, traite de tous les sujets qui, dans le domaine religieux, passionnaient alors le monde. Il y expose, d'après le point de vue de la Réforme, les vérités fondamentales de la religion chrétienne. Mais, souvent, il sort de son rôle, par des digressions, des considérations générales sur le monde, des incursions dans tous les domaines de la science. A ce point de vue ses écrits sont fort curieux.

Nous nous sommes appliqué à rechercher si, dans les idées religieuses qu'il développe, il y en a qui lui soient spéciales, qui aient un réel cachet d'originalité, ou qui soient en avance sur l'époque qui les a vues naître. Il nous a paru qu'il avait embrassé toutes choses et la religion chrétienne, en particulier, du point de vue général de la Réforme : ses idées et ses principes sont, en somme, les mêmes que ceux de Calvin : même importance donnée au dogme de la justification par la foi, même insistance sur la

nécessité, pour l'homme qui aspire au salut de vivre en communion spirituelle intime, sans intermédiaires, avec Jésus-Christ; même crédit accordé à la Parole de Dieu, seule autorité légitime et infaillible en matière de foi.

Au point de vue ecclésiastique l'accord est plus frappant encore. Cela est surtout manifeste dans les passages qui traitent du gouvernement de l'Eglise, de l'administration des sacrements et des questions de discipline. Pourtant, si Viret a les mêmes principes que son collègue et ami Calvin, il se sépare nettement de lui dès qu'il s'agit de les appliquer. Il est moins entier, moins tranchant, moins dur; il tient compte des circonstances particulières, et son naturel aimant et doux lui fait faire, souvent, bien des concessions. Nous aurons, du reste, plus loin, l'occasion de revenir sur ce point.

En somme, ce qui donnerait peut-être à son œuvre d'écrivain un caractère un peu à part dans la littérature réformée de l'époque, ce serait, comme l'a fait justement remarquer M. Sayous, une certaine façon d'envisager les choses dans leurs relations de cause à effet, leurs rapports de dépendance réciproque; en un mot, de les embrasser d'un coup d'œil plutôt philosophique. De là, dans ses écrits, un caractère un peu plus profane, plus laïque, que chez les autres écrivains de la Réforme.

Mais une analyse sommaire de quelques-uns de ces écrits eux-mêmes nous les fera connaître plus directement. Commençons par l'« *Instruction chrestienne...* » qui est le plus important et le plus volumineux de ses ouvrages dogmatiques.

C'est une œuvre considérable où les sujets les plus divers sont successivement étudiés. L'auteur, à propos de tout, y fait une extraordinaire dépense de savoir et comme le dit fort bien M. Cart, « on dirait qu'il n'est aucune branche des sciences divines et humaines qu'il n'ait abordée » et diligemment étudiée ». (« Pierre Viret, le réformateur vaudois. » — p. 170.) Sa théologie s'y trouve donc un peu éparse dans tout l'ouvrage et il est quelquefois difficile de la dégager bien nettement. Heureusement que dans certai-

nes parties, elle se rencontre résumée et par cela même précisée et plus claire. C'est sur ces parties que nous nous étendrons le plus, notamment sur celle qui a pour titre « *Exposition familière des principaux poincts du Catéchisme* » mentionnée séparément dans notre liste générale des œuvres.

L' « *Instruction chrestienne* », en effet, est formée en partie de la réunion d'œuvres antérieures. Elle débute par une préface générale où l'auteur, selon l'usage, annonce le but qu'il se propose ; il écrit « pour esclairer ceux-là mesme qui, tout en se disant chrestiens, prouvent, par leurs paroles et leur vie, leur¹ ignorance réelle du christianisme ». Cette préface est suivie de l' « *Epistre aux fidèles de Nismes* » à laquelle nous avons emprunté, incidemment, quelques citations. Puis viennent trois sommaires qui sous les titres différents de « *Sommaire des principaux poincts de la foy et religion chrestienne* », « *Brief sommaire de la doctrine chrestienne* », et « *Exposition familière des principaux poincts du catéchisme et de la doctrine chrestienne* », forment déjà un résumé très complet de la doctrine de Jésus-Christ. Ces sommaires sont eux-mêmes suivis du « *Combat des hommes contre leur propre salut* » puis de l' « *Exposition familière sur les dix commandements de la loy* ». Cette dernière partie reprend, pour les traiter plus amplement les sujets déjà étudiés dans les parties précédentes. Elle termine le premier volume.

Le second est intitulé : « *Exposition de la doctrine de la foy chrestienne.....* » Il débute par une lettre « *aux fidèles de l'église de Montpellier* » dans laquelle, nous l'avons vu, il les remercie des soins qu'ils lui ont prodigués quand il était au milieu d'eux. — L' « *Exposition du Symbole des apostres.....* » qui suit cette épître, traite de la foi et des sujets se rapportant à la foi. Mais l'auteur sort bientôt des limites de son sujet et fait des incursions dans des domaines étrangers. Il s'y meut, du reste, avec beaucoup d'aisance, et l'astronomie, la météorologie de son temps semblent lui être très familières, de même que la physique, la chimie, la géométrie, la médecine. Toute cette partie offre

cela d'intéressant qu'elle nous renseigne abondamment sur la philosophie naturelle admise de son temps. C'est ainsi qu'à propos de l'homme, il s'arrête longuement sur la description de ses principaux organes. Cette description, du reste, est toujours exacte; ce qui ne l'est pas, ce sont les fonctions qu'il leur attribue. Ainsi, pour Viret, l'air que nous respirons va des poumons au cœur, rafraîchit le sang qui y est contenu, et les artères, comme leur nom l'indique, ne sont que des vaisseaux où cet air circule. Tout, dans la nature et dans l'homme est une image, une représentation symbolique du monde invisible. Ainsi, le corps étant l'enveloppe de l'âme, les organes du corps sont les instruments de celle-ci. C'est pourquoi après avoir parlé du corps, Viret passe à l'étude de l'âme et de ses attributs. C'est par là que se termine ce second volume en même temps que l'ouvrage tout entier¹.

La description surtout extérieure que nous venons de faire de cet écrit serait fort insuffisante pour en donner une véritable idée. Aussi allons-nous nous arrêter plus longtemps sur une des parties du premier volume où sont développées, avec beaucoup de précision et de clarté, les idées théologiques de l'auteur. Nous voulons parler de l'« *Exposition familière des principaux points du Catéchisme et de la doctrine chrestienne* ».

C'est une série de dialogues entre deux personnages, l'un, *Matthieu*, qui questionne; l'autre, *Pierre*, qui répond. Ils s'entretiennent du souverain bien de l'homme et de la fin pour laquelle Dieu l'a créé. L'homme, dit Pierre, a été créé pour glorifier Dieu, et il y arrive par une vraie connaissance de ce Dieu et par l'obéissance à sa volonté. Mais comment pouvons-nous connaître cette volonté? Par la déclaration que Dieu lui-même en a faite dans sa « Parole ».

Dans cette « Parole », deux points sont à considérer avant tout : 1) la loi, 2) l'Evangile

¹ Dans l'intention de Viret, l'ouvrage devait avoir un troisième volume sur la Rédemption ; nous ne connaissons, quant à nous, que les deux que nous avons mentionnés, ce qui nous porte à croire que le 3^e n'a jamais été écrit.

Et par le mot « loi » il ne faut pas entendre seulement les commandements dictés à Moïse, mais « toute la doctrine » par laquelle Dieu nous a manifesté le bien qu'il approuve » et qu'il requiert de nous.... et le mal pareillement qui luy » desplait et duquel il veut que nous nous gardions pour » l'amour de luy, afin qu'en tout et partout, nous luy rendions l'obéissance parfaite que nous lui devons » (page 4). La loi nous montre également nos fautes et nos péchés.

Quant à l'Evangile, c'est « toute la doctrine des Saintes » Escritures, par laquelle Dieu nous déclare la grâce qu'il » nous veut faire, par son Fils Jésus-Christ, et les moyens » par lesquels il nous en fait participans » (p. 5). Par conséquent, la doctrine de l'Evangile est contenue dans toute la Bible, mais surtout dans le Nouveau-Testament.

Quelle différence y a-t-il donc entre la loi et l'Evangile ? C'est que la loi nous accuse, « nous fait notre procès devant » Dieu, » tandis que l'Evangile « nous annonce la grâce par » laquelle nous sommes absous devant le jugement de » Dieu, et délivrez de celle mort et damnation éternelle, à » laquelle nous sommes justement condamnez par la Loy... »

Après avoir montré cette différence existant entre la loi et l'Evangile, comme moyen de salut, Viret indique leur accord dans leur but dernier qui est d'amener les hommes à glorifier Dieu.

Au fond, l'idée de Viret est que la Loi est nécessaire à l'Evangile comme celui-ci à celle-là. L'une et l'autre sont étroitement solidaires. C'est, on le voit, la doctrine de saint Paul.

Viret passe ensuite à l'exposition des commandements de Dieu. Puis, il les commente après avoir fait remarquer qu'ils sont parfaitement résumés dans ce qu'on appelle le « Sommaire de la Loi », amour de Dieu et amour du prochain.

Pourquoi cet amour de Dieu et du prochain nous sont-ils difficiles ? C'est parce que nous sommes dans l'état de péché. Et de cet état, nous ne pouvons sortir nous-mêmes. C'est Dieu qui nous en délivrera par son fils Jésus-Christ « vray Dieu et vray homme tout ensemble. » Jésus, en effet,

nous a sauvés « par le sacrifice qu'il a fait luy-mesme de son » propre corps et sang par sa mort et passion » (p. 46.) Par la peine qu'il a soufferte et qu'il n'avait pas méritée, il nous a délivrés de celle que nous avons méritée.

Mais tous ne sont pas forcément participants de cette délivrance. Pour en bénéficier, il faut avoir la foi en Jésus-Christ. Et comment la foi opère-t-elle ce miracle ? « Parce » que l'Esprit de Dieu, par lequel elle nous est baillée, nous » conjoint avec Jésus-Christ, comme membres de son » corps, par le moyen d'icelle foy, en telle sorte que la » justice de Christ et tout ce qu'il a fait pour nous nous est » alloué et attribué, comme s'il estoit propre à nous. » (p. 48.)

L'auteur passe ensuite à la justification par la foi et à la justification par les œuvres, et il montre le rapport qui existe entre la foi et les œuvres. « L'homme, dit-il, réformé » par le moyen de la Foy est autrement disposé à obéir à » la Loy de Dieu qu'il n'estoit auparavant, quand il estoit » encore en son naturel. » Il parle ensuite de la sanctification, et sur ce sujet encore, il est absolument paulinien.

De là, Viret passe au « Symbole des apôtres » qu'il étudie assez minutieusement, et il s'étend en particulier sur la question de la Trinité. Pour lui, il y a une seule essence divine dans laquelle nous reconnaissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et pour expliquer sa pensée, il a recours à cette comparaison : « Comme il n'est qu'un seul soleil au » monde, ainsi il n'est qu'un seul Dieu et comme le soleil » se manifeste par ses rais, ainsi Dieu, comme Père, se » manifeste par son Fils Jésus-Christ, qui est sa parole et » sa sagesse éternelle, et comme le soleil, par sa chaleur, » nous fait sentir sa force, ainsi Dieu nous fait sentir sa » vertu par son Sainct Esprit qui est sa puissance infinie. » (p. 81.) Mais, le réformateur ne se fait point illusion sur la valeur d'une telle argumentation, et il reconnaît que cette matière « est fort haute et bien difficile à comprendre à l'entendement humain. » Quelle doit donc être notre attitude sur cette question de la Trinité ? Viret répond fort sagement : « Il nous doit suffire que Dieu qui, en sa nature et

» essence divine est incompréhensible, s'est ainsi manifesté
» en sa parole, à laquelle seule il nous convient du tout
» arrester et fonder nostre Foy. » (p. 85.)

Il étudie ensuite l'œuvre de la création puis la doctrine de la providence et de la prédestination qui s'y rattachent directement. Il dit que Dieu, après avoir créé les choses, les conserve, les conduit et les gouverne par sa puissance, sa sagesse éternelle et sa souveraine bonté « tellement » que rien n'advient à l'aventure ny au ciel, ny en la terre, » sans son conseil et ordonnance, et sa très juste volonté, » soit en général ou en particulier. » (p. 88)

Quant à la prédestination, c'est « l'ordonnance éternelle » de Dieu, « par laquelle il a ordonné dès devant la création du » monde ce qu'il a proposé faire de tous les hommes, pour » être glorifié en eux, tant en sa miséricorde qu'en son » juste jugement. » (p. 88.)

Plus loin, Viret précise. S'appuyant sur ce passage de saint Paul (*Romains VIII, 29 et 30*), il dit que Dieu appelle et justifie tous ceux qu'il a élus. Et ici, l'auteur distingue entre ce qu'il appelle la « vocation extérieure » et la « vocation intérieure. » La première est « une vocation générale » et commune par laquelle Dieu appelle par la prédication » extérieure, tous ceux auxquels l'Evangile est prêché, » soyent-ils eslus ou réprouvez. » La deuxième est « une » vocation par laquelle Dieu n'appelle pas seulement les » hommes par prédication extérieure de sa parole, mais » aussi leur fait sentir la vertu et l'efficace d'icelle par son » saint Esprit, en telle manière qu'ils ne l'oyent pas seulement des oreilles extérieures, mais aussi la reçoivent en » leur cœur par Foy, par laquelle ils sont justifiez. » (p. 91.)

Ainsi, il y a des hommes, comme le Christ lui-même l'a dit, qui, quoiqu'étant appelés, ne sont point élus (Voir *Evangile selon saint Matthieu, ch. XX.*) A quoi donc leur a servi cet appel ? Viret répond : « A mieux manifester la perversité des hommes et à les rendre plus inexcusables au jugement de Dieu. » Quant à ceux qui sont élus, c'est par la grâce de Dieu, car ils sont naturellement mauvais et pé-

cheurs et ne peuvent rien de bon par eux-mêmes. C'est Dieu qui nous donne la foi de sorte « qu'il ne faut pas attribuer l'honneur de nostre salut à nostre franc arbitre, » mais seulement à la grâce de Dieu. » (p. 97.) Et d'après quelle règle Dieu fait-il ce triage ? Sur quoi se base-t-il dans son choix ? Viret, par la bouche de *Pierre*, ne trouve pas autre chose à répondre que le bon plaisir de Dieu est tel. Et quand *Matthieu* lui demande ce qu'il a à dire sur les autres, sur ceux qui ne sont pas l'objet de la grâce de Dieu, il répond par ces paroles qui nous choquent aujourd'hui : « Il » « (Dieu) les laisse par son juste jugement en leur nature » corrompue et perverse, comme ils l'ont mérité par icelle, » pour manifester son ire (colère) contre le péché en leur » juste condamnation, comme il manifeste sa bénignité et » sa miséricorde en la grâce qu'il fait à ses esleus. »

En somme, l'idée de Viret est celle-ci que tous les hommes, par leur nature mauvaise, n'ont droit à aucune justice de la part de Dieu et que, s'ils en obtiennent, c'est une grâce toute spéciale, une manifestation de sa miséricorde à leur égard. *Mais, ils ne méritent rien.* Ainsi, les élus n'ont point à se glorifier, les rejetés n'ont point à se plaindre.

De là, l'auteur passe tout naturellement à l'œuvre de la *rédemption*. Il étudie d'abord la personne du Christ et aborde le problème de la double nature : « Jésus-Christ, » dit-il, est vray Dieu sans commencement et sans fin, » d'une même essence avec le Père, il est la parole et la » sagesse éternelle d'iceluy » et, en même temps, il est » « vray homme, ayant vray corps humain, de nostre chair, » de nostre sang et de nos os et vraye âme humaine comme les autres hommes, et il a esté fait en tout semblable » à nous, excepté péché » (p. 102.)

Et ces deux natures sont tellement unies qu'« elles ne » constituent pas deux Jésus-Christ, à savoir l'un Dieu et » l'autre homme, mais un seul qui est vray Dieu et vray » homme tout ensemble, en une seule personne, comme » le corps et l'âme font un seul homme et une seule personne et non pas deux. »

Viret s'arrête un peu à la question de l'incarnation, mais là encore, rien d'original: il argumente comme tous les théologiens réformés de son temps. Puis, après avoir parlé de la communion du Christ et des hommes et de ce qu'il appelle « les offices de Jésus-Christ¹ » il arrive au Saint-Esprit.

Comme le Fils, le Saint-Esprit est « vray Dieu; d'une même essence et divinité avec le Père et le Fils desquels il » procède. » (p. 162.) Ses principaux dons sont la foi, l'espérance, la charité avec les vertus qui en découlent. Un des effets de l'action du Saint-Esprit en nous est la *régénération*. Il y a, dit à ce propos l'auteur, entre un homme régénéré et un homme qui vit encore dans son péché « autant de différence qu'entre un mort et un vif. » (p. 194.) En somme, le Saint-Esprit communique la foi, puis les œuvres qui en sont le fruit. Il y a aussi des dons spéciaux, don des langues, don de faire des miracles, qui procèdent également de l'Esprit quoique n'étant pas nécessaires au salut personnel de ceux qui les possèdent. Quelle est donc leur utilité? C'est de pouvoir servir au salut des autres.

Viret développe ensuite sa *notion de l'Eglise*. Pour lui, l'Eglise de Dieu est « une assemblée et compagnie d'hommes, lesquels Dieu a choisis entre les autres, et les a » consacrez et sanctifiez à foy en son Fils Jésus-Christ par » son Sainct-Esprit. » (p. 234.) C'est la seule assemblée qui soit sainte, parce que c'est la seule qui soit gouvernée par le Saint-Esprit et qui reconnaisse Jésus-Christ pour son seul chef, sauveur et rédempteur. Dieu sanctifie son Eglise » par la foy en Jésus-Christ, son Fils, par laquelle elle est » unie et conjointe à luy comme le corps à son chef. » Tout le monde n'en peut donc faire partie. En effet « nul ne peut » estre de ceste sainte assemblée et compagnie sinon ceux » qui ont vraye Foi en Jésus-Christ et qui pour ceste cause » sont appelez fidèles. » (p. 236.)

On voit déjà le lien qui existe entre cette idée et celle de

¹ Viret entend par là les différentes faces sous lesquelles on peut envisager l'activité du Christ.

l'excommunication et de la discipline ecclésiastique en général. Viret, un peu plus loin, s'y étendra avec complaisance. Nous continuons à suivre son exposition dans l'ordre même où il nous la présente. A l'Eglise, est nécessaire ce qu'il appelle « le don de prophétie. » Il veut dire par là que pour que le lien de la foi subsiste entre les fidèles, il faut qu'il y ait des hommes spécialement doués du Saint-Esprit, capables d'entretenir cette foi par la prédication de la Parole.

Viret est ainsi amené à parler du *ministère de l'Eglise* qu'il divise en trois parties principales : 1) Administration de la Parole. 2) Administration des Sacrements. 3) Discipline ecclésiastique.

La Parole doit être « proposée purement comme Dieu la » nous a révélée ès Saintes Escritures... et par l'ordre que » le Seigneur a ordonné qu'elle le fust, à l'édification de » tous. » (P. 250). Viret précise : « Ce n'est pas encore assez » de proposer ceste parole selon qu'elle est contenue ès » saintes Escritures, non pas mesme quand on n'useroit » d'autres mots que de ceux-là mesmes, desquels le saint » Esprit a usé en icelles, si la Parole n'est quant et quant » proposée au vray sens de l'Esprit de Dieu, par lequel elle » a été révélée, tellement que tous les passages et témoi- » gnages d'icelle accordent si bien ensemble, qu'il n'y ait » aucune contradiction, ains que les uns des passages » soyent l'exposition des autres. » (P. 251).

Dans la prédication, il ne faut donc pas faire comme certains qui « au lieu de la parole de Dieu proposent tout ce » qui leur vient en la teste et qui leur plait. » Au contraire, il faut, dit-il, selon l'exemple de Jésus-Christ, prêcher d'abord la repentance, puis la rémission des péchés. La repentance, en effet, « abat le pécheur en soy, par le senti- » ment de ses pechez et de l'ire de Dieu contre iceux, et » puis l'adresse à Jésus-Christ pour asseurer contre les » frayeurs du jugement de Dieu sa conscience ainsi abat- » tue. » (P. 263). Et en Jésus-Christ, Dieu lui remet ses péchés.

Viret en arrive ainsi à sa théorie des sacrements. Mais

notons, auparavant, ce qu'il dit de la discipline dont il va parler en détail un peu plus loin : « Elle concerne, dit-il, » le régime et le gouvernement de l'Eglise qui a son regard » à bien pourvoir selon ceste parole à ce que tout soit fait en » icelle par si bon ordre que la parole de Dieu et les sacre- » mens y soyent administrez, receus et honorez comme il » appartient, et que tout ce qui peut empescher le vray » service de Dieu et l'édification de l'Eglise, en soit osté. » (P. 272).

Quel est maintenant le sens des sacrements ? Par eux, « Dieu déclare et testifie de son costé le bon vouloir qu'il a » envers les fideles et la grâce qu'il leur veut faire en son » Fils Jésus-Christ. » Les sacrements sont donc « la con- » fession de foy et l'hommage que (Dieu) requiert aussi du » costé des fideles, par lequel ils le recognoissent et con- » fessent estre leur Dieu, et Jésus-Christ leur vray Sauveur » et rédempteur, testifiant par ce moyen la Foy qu'ils ont » en ses promesses, comme s'ils faisoient serment solen- » nel à Jésus-Christ comme à leur roy et vray Seigneur et » Sauveur. » (P. 276). Ils nous servent donc « comme d'une » *quittance* de ce à quoy nous sommes obligez au jugement » de Dieu et comme une lettre de grâce intérinée et bien si- » gnée et seillée du seau du Prince souverain. » (P. 277). L'auteur étudie ensuite en détail le *Baptême* et la *Cène* et il montre l'erreur de la transsubstantiation. Il en arrive enfin à la *discipline de l'Eglise*. Et sur ce sujet, trois points sont à considérer avant tout : 1) Il faut veiller dans les assemblées de l'Eglise, à ce que la Parole et les Sacrements y soient administrés comme il convient. 2) On doit veiller également sur « la vie et les mœurs d'un chacun. » 3) Il faut faire des exercices spéciaux qui puissent « servir à mieux induire les hommes à rendre leur devoir et office envers Dieu. » (P. 356).

Viret veut qu'il y ait dans l'Eglise des censeurs et des gardes qui aient pour mission de veiller au bon ordre, au maintien des bonnes mœurs. Pourquoi cela ? Parce que les « pasteurs ne peuvent avoir les yeux partout. » On peut également avoir secours aux consistoires ecclésiastiques, même

aux conciles. Quant aux sanctions qu'ils appliqueraient, elles varieraient selon les cas. Pour des fautes légères, ce serait une simple admonition. Pour d'autres, moins bénignes, la répréhension et la correction. Celles-ci de même que l'admonition sont généralement privées; elles peuvent, toutefois, avoir lieu en présence de l'Eglise, dans les cas graves, par exemple, quand il y a eu scandale public. Enfin, au sommet de l'échelle, l'*excommunication* qui entraîne, chez ceux qui la subissent, l'éloignement absolu des sacrements. De plus, les excommuniés doivent être « estimez entre les » chrestiens comme Payens et infidèles, tellement que non » seulement ils ne soyent point receus en la communion » des sacremens et de l'Eglise, mais aussique les fideles et » vrais chrestiens se retirent et séparent de toute conversa- » tion familière avec eux, afin qu'ils apprennent d'avoir » honte de leurs fautes et à les mieux recognoistre..... » (P. 369).

Cependant, la suspension des sacrements pour une personne n'entraîne pas nécessairement l'excommunication, car elle peut être seulement temporaire.

Qui donc doit-on admettre à la participation aux sacrements? Ceux-là seuls qui ont été sffisamment instruits dans la doctrine chrétienne et qui ont rendu témoignage de leur foi. Viret légitime pourtant le baptême des enfants, puis il arrive à la *confession*. A ce propos, il dit que si un homme s'est confessé à Dieu, comme il le doit « et s'il est » réconcilié avec ceux lesquels il peut avoir offensés, et » avec lesquels il peut estre en différent et inimitié, il n'a » pas besoin d'autre confession. » (P. 405).

Il examine ensuite l'*oraison*, qu'il considère comme un fruit de la foi. Pour cette raison, elle n'appartient qu'aux fidèles et ne doit être adressée qu'à Dieu. Mais elle ne peut être agréable à Dieu sans un médiateur; c'est pourquoi elle doit toujours être faite au nom de Jésus-Christ. Les fidèles doivent prier les uns pour les autres, mais ils ne doivent pas s'adresser aux saints qui sont morts.

L'auteur termine enfin par l'explication de l'*oraison dominicale*.

Avant d'aborder l'étude de quelques-uns des ouvrages parénétiques de Viret, nous voudrions encore donner un rapide aperçu d'un écrit dogmatique extrêmement curieux et original, la « *Métamorphose chrestienne*. » Il se divise en deux parties, et, comme le précédent, est composé par dialogues. Mais, pourquoi ce titre de « Métamorphose ? » C'est parce que l'auteur y oppose les métamorphoses de la parole de Dieu à celles « pleines d'erreurs et de mensonges » des philosophes et poètes grecs et latins. La métamorphose dont il s'agit, c'est donc la transformation morale du pécheur corrompu en chrétien pardonné et purifié.

La première partie a pour titre l'« *Homme*. » Viret y montre « quel est l'homme en son naturel et combien il est » misérable, et comment il se difforme, et transforme et de » corps et d'âme par ses mœurs et par ses vices. » Puis, » il montre « quel il doit estre, et qui est le vray homme, » représentant au vray l'image de Dieu, et la propre différence qu'on doit mettre entre l'homme et les bestes, par » laquelle il doit estre discerné de tous les autres animaux. » (Titre et sommaire général de la première partie de la *Métamorphose*).

Cette 1^{re} partie est elle-même divisée en quatre dialogues dans lesquels *Hierôme*, *Eustache*, *Théophraste* et *Tobie* prennent successivement la parole : 1) L'« *Homme naturel* ». Viret y constate la misère naturelle de l'homme et en recherche les causes profondes. 2) L'« *Homme difformé* » où l'auteur montre comment l'homme s'oubliant soi-même, se contrefait, se difforme et dépouille « toute humanité pour s'armer de toute cruauté. » Ce dialogue renferme une description anatomique et morale de la langue d'une très grande originalité : C'est *Tobie* qui parle : « Comment, dit-il, ne serions-nous deceus au cueur de l'homme, lequel » nous ne pouvons voir, quand nous le sommes en tous » ses membres, lesquels nous voyons ? A voir sa langue » tant molle, tant tendre et tant douce, qui eut jamais pensé, » que sous icelle il se fust trouvé si dangereux venin qu'elle » jette et vomit tous les jours, assez suffisant pour infecter et empoisonner toute la terre ? Est-il possible de

» trouver vipère, aspic, scorpion ou basilic si venimeux et
» si dangereux, et qui puisse tant nuire aux hommes?» p. 67.
Puis, à la page suivante, *Hierôme* dit : « Outre ce que Dieu
» l'a formée tant molle, tant tendre et tant rebouschee,
» nous voyons encores qu'il la retient avec tant de mords et
» de filets, pour la refrener, et la tenir bridée, à celle fin
» qu'elle ne se desborde temerairement. Car combien y a-
» il de petits nerfs pour la retenir, comme des liens et des
» cordes ? D'avantage, il lui a mis des dents tout autour,
» comme deux rempars, et comme deux hayes et deux
» murailles, dessus et dessous, et lui a baillé les deux
» leures (lèvres), comme deux portes pour la tenir enserree,
» afin qu'elle ne sortist et se mist aux champs, que bien à
» point. Et au lieu qu'il nous a donné deux yeux, et deux
» aureilles, il ne nous a donné sinon une langue pour
» nous avertir, qu'il falloir plus voir et ouir, que parler. »
» (P. 68).

Le troisième dialogue est intitulé : « *La transformation des âmes.* » Viret y traite surtout de la nature et de l'immortalité de l'âme. Dans le quatrième qui a pour titre « *le vray homme ou l'homme réformé* » il montre la différence qui existe entre l'homme et les animaux, puis « quelle est la vraie religion et la vraie image de Dieu en l'homme... »

La deuxième partie porte ce titre étrange : « *l'Eschole des bestes.* » Viret entend par là non « une eschole où les bestes soyent enseignées par les hommes, mais en laquelle les hommes sont enseignés par les bestes. » (P. 177). Et, de fait, les animaux y donnent des leçons à l'homme. Les *fourmis* et les *araignées*, en faisant, pendant la belle saison, des provisions pour l'hiver, lui enseignent la prévoyance et l'économie. Les *abeilles* lui donnent l'exemple d'une société parfaitement organisée. Les *renards*, les *chiens*, les *corbeaux* ont un art dialectique très développé. Les *oiseaux* sont professeurs de musique. Le *chien* enseigne la fidélité, le *lion*, le courage, etc.

Cette seconde partie comprend huit dialogues dont les titres sont les suivants : 1) *Les économiques.* 2) *Les politiques.* 3) *L'art militaire.* 4) *Les arts.* 5) *Les éthiques.*

6) La *Religion*. 7) Les *langues*. 8) La *théologie*. Au fond, cet ouvrage est une sorte de vulgarisation de la science de la nature. On ne peut s'imaginer quelle dépense d'érudition et d'esprit y a faite l'auteur, si l'on n'a pas lu l'ouvrage. Celui-ci, d'un bout à l'autre, est rempli de citations des auteurs anciens et surtout des « *Métamorphoses* » d'Ovide. Les traits humoristiques y abondent également.

CHAPITRE III

Ecrits parénétiques

Il ne faudra pas s'étonner de trouver dans ces écrits, des passages, des parties entières même, leur donnant un caractère didactique accusé. On peut dire, en effet, que dans tous ses ouvrages, Viret ne perd pas un seul instant de vue l'enseignement et la doctrine. Aussi bien la classification que nous avons adoptée est-elle quelque peu artificielle et arbitraire. Toutefois, les écrits que nous allons analyser maintenant ont avant tout pour but d'édifier, d'exhorter et de consoler les fidèles.

Commençons par les dialogues du « *Combat des hommes* » *contre leur propre salut et contre le devoir et le besoin qu'ils ont de s'en enquérir par la parole de Dieu.* » L'auteur y traite du rejet fait par l'homme du salut que Dieu lui a offert en son Fils Jésus-Christ.

Sous le titre de « *La Sainte Inquisition,* » Viret parle de la recherche que nous devons faire de la parole de Dieu et de la vérité nécessaire au salut et non pas, comme le titre pourrait le faire croire, du tribunal ecclésiastique de ce nom. Puis il étudie les raisons que les hommes ont coutume de donner pour excuser leurs péchés devant Dieu, traditions, usages, ignorance de la vérité, et il les condamne énergiquement. Le deuxième dialogue est intitulé : « *L'attente du Concile* ». Pourquoi ce titre ? Parce que beaucoup de gens attendaient d'un concile la solution de tous les maux dont souffrait alors l'Eglise. Dans cette attente, ils demeuraient dans leur état d'ignorance et ne faisaient rien pour s'éclairer. Viret s'attache à leur montrer combien

leur espérance est vaine ; en même temps, il explique à ses lecteurs ce que c'est qu'un vrai concile.

Dans le troisième dialogue, « *l'Autorité des Conciles* », Viret se plaît à montrer les contradictions, le désaccord constant qui se manifestent dans ces sortes d'assemblées, et il montre les maigres résultats auxquels on y aboutit. En somme, dit-il, leur autorité est bien minime. Le quatrième a pour titre : « *Le Président des Conciles* ». En fait, ce président est le Pape, mais, dit Viret, en droit, c'est le Saint-Esprit. Il montre qu'une assemblée présidée ainsi ne peut que nuire à la vérité au lieu de la servir. Enfin, le cinquième et dernier : « *La résolution des Conciles...* » indique de quelle manière Dieu a donné sa loi à son peuple et pourquoi il la lui a donnée.

Tel est en peu de mots le contenu de cet ouvrage.

Dans l'« *Intérim* », ouvrage écrit à Lyon, pour des lecteurs français et dédié à l'amiral Coligny, l'auteur a pour but « d'induire les hommes à suivre plus tost la voye de modestie et de modération chrestienne, que celle de violence et de rigueur extrême. » (« *Epistre* » dédicatoire).

Le livre est empreint d'une grande modération et d'une réelle charité. Viret, dans sa dédicace, rappelle qu'il s'est toujours montré obéissant au pouvoir civil et qu'il a conseillé la même attitude aux fidèles confiés à ses soins. Il est, du reste, naturellement porté à la concorde et à la paix : « De mon naturel, j'ay tousjours aimé la paix, et j'ay » tousjours eu en horreur toutes les dissensions et troubles : touttefoys la cognoissance qu'il a pleu à Dieu me » donner de sa parole, desjà dès ma jeunesse et l'expérience qui m'a esté conjointe à cette cognoissance, spécialement depuis qu'il luy a pleu m'appeler au ministère » de son saint Evangile m'ont beaucoup incité davantage » à tousjours estudier à paix et concorde et à mieux considérer ce que Jésus-Christ dit : Bienheureux sont ceux » qui procurent la paix, car ils seront appelez enfans de Dieu. » (Epistre à Coligny).

L'ouvrage est divisé en six dialogues, dont le premier a pour titre « les *Moyenneurs* ». Les « *moyenneurs*, ce sont

ceux qu'ennuie la diversité et le grand nombre des religions et qui voudraient que toutes fussent fondues en une seule. De cette façon, la religion chrétienne serait absolument défigurée. Il faut donc s'éloigner de ceux qui proposent une telle fusion, car ils ne peuvent être que dangereux.

Le deuxième dialogue est intitulé « *les Transformateurs* ». Pourquoi ce titre ? Parce que quelques-uns pensent que la réformation de l'Eglise n'est, en somme, qu'une *transformation* et qu'ainsi elle amène un changement préjudiciable à la vie normale de l'Etat. Viret leur montre donc quelle différence il y a entre réformation et transformation et dit qu'une vraie réformation ne peut être qu'un grand bien pour l'Etat dans lequel elle a lieu.

Ensuite vient un dialogue intitulé « *Les Libertins* ». Sont ainsi nommés ceux qui abusent de la liberté religieuse pour se donner toute licence. Naturellement, l'auteur les condamne et il passe au quatrième dialogue qui a pour titre « *Les Persécuteurs* ».

Toutes les intrigues et les violences des persécuteurs ne peuvent rien contre la vraie religion. Au contraire, elles aident bien plutôt aux progrès de l'Evangile et à son triomphe définitif sur l'erreur. Le cinquième dialogue, « *les Edicts* », traite à peu près le même sujet que le précédent, en y ajoutant toutefois des considérations sur les édits de Dioclétien, de Constantin et de Julien l'Apostat. Enfin, un sixième dialogue « *les Modérez* », termine l'ouvrage. Viret y parle « de la modération et discrétion qui est requise en temps de troubles, par la diversité des religions.. » Toute cette partie respire le même amour de la paix et de la concorde que nous avons déjà remarqué dans l'Epître dédicatoire. Voici, par exemple, ce que dit l'auteur sur les moyens de combattre les hérésies et les erreurs de toute sorte : « Ce » n'est pas par le glaive... car ce n'est pas remédier aux » maux quand on les augmente : et ce n'est pas guérir le » malade quand on le tue de tout. Quand il est question » d'arracher l'ivraye du champ du Seigneur, il faut ad- » viser de le faire si bien à point et si proprement, qu'on

» n'arrache le bon froment avec icelle, et les bonnes
» plantes avec les mauvaises ;... il faut que cela se fasse
» avec le temps et par les plus doux moyens qu'on pourra
» trouver, et principalement par le moyen de la doctrine. »
(Page 389). Il n'est guère possible, on le voit, d'être plus
modéré.

Viret a encore écrit plusieurs petits ouvrages d'exhortation ou d'édification, mais nous ne pouvons songer, dans un travail aussi modeste, à en étudier davantage. Nous renvoyons le lecteur, pour le titre de ces écrits, à la liste générale du début de notre étude.

CHAPITRE IV

Ecrits polémiques

Cette catégorie est de beaucoup la plus riche : elle ne compte pas moins d'une douzaine d'écrits. Mais là encore nous ne saurions penser à les analyser tous ; le lecteur, du reste, n'y gagnerait rien et nous doutons s'il aurait la patience de supporter les inévitables répétitions que nous serions obligé de faire. Nous bornerons donc notre étude aux deux ou trois plus caractéristiques.

De ce nombre est l'ouvrage intitulé : « *De l'autorité et perfection de la doctrine des saintes Escritures* »... C'est une réponse à quelques écrits publiés par les Jésuites contre la religion réformée. Après avoir démasqué les basses manœuvres des adversaires, Viret y montre à ceux qui désirent servir Dieu par quel moyen ils pourront connaître les vrais pasteurs et les suivre. Ceci, dans une épître adressée à « *tous les citoyens et les habitants de la ville de Lyon tant d'une religion que d'autre.* » Cette épître, malgré le ton énergique et presque violent du début, se termine par un appel à la concorde et à l'indulgence.

L'ouvrage lui-même est divisé en trois livres dans lesquels nous retrouvons, presque dans les mêmes termes, une foule d'idées déjà rencontrées dans l'« *Exposition familière des principaux poincts du Catéchisme* » notamment. Ainsi, page 46, l'auteur s'exprime ainsi, à propos des deux natures, divine et humaine, en Christ : « Car s'il n'eust esté » fait vray homme, (le Christ), ayant vray corps humain, » et vraye âme humaine, il ne pourroit estre le Christ du » Seigneur et le vray Médiateur et Rédempteur des hom-

» mes. Car il n'eust pas pleinement satisfait au jugement de Dieu en nostre propre nature et n'eust pas souffert en corps et en âme pour nous, s'il n'eust esté homme entier. »

Il donne ensuite des conseils aux pasteurs et leur dit, à propos de la prédication, qu'ils ne doivent prêcher que la Parole de Dieu. Il insiste beaucoup sur l'accord de la vie et de la doctrine et indique les rapports qu'il y a entre elles. « Car combien que la doctrine ne dépende pas de la vie, et qu'elle ne prenne pas son autorité d'icelle, mais la vie de la doctrine : toutesfois, quand la vie respond à la doctrine, elle luy donne beaucoup plus beau lustre, principalement envers les simples et les ignorants, et a bien plus de poids envers tous. » (Page 269).

Viret termine en montrant la perfection de la doctrine de Jésus-Christ et la supériorité de ce dernier sur les Prophètes. Il montre également la perfection de la doctrine des apôtres. Puis il se demande à quels signes on peut distinguer les vrais apôtres des faux. C'est, dit-il, s'ils prêchent ou non le véritable Evangile. Enfin, après quelques attaques contre l'Eglise romaine à propos de l'administration du baptême, il insiste sur la nécessité, pour l'Eglise, d'une discipline sérieuse : « Car, s'il n'y a discipline, l'Eglise sera comme une cité et une république sans loy et police. Et par ainsi ce ne sera pas une cité, mais une confusion d'hommes. » Cet ouvrage, un peu négligé dans la forme, est émaillé de citations bibliques et de faits empruntés à l'histoire de l'Eglise.

Le livre intitulé : « *Du vray ministère de la vraye Eglise de Jésus-Christ et des vrayes sacrements d'icelle...* » a un caractère polémique plus accusé que le précédent. Il est divisé en quatre livres précédés d'une épître « aux honorables Messieurs les advoyé, conseil et peuple de Payerne. »

L'auteur, dès les premières pages, se demande quelle est la cause et le but du ministère ecclésiastique. Et il répond : « Pour mener les hommes rudes et ignorans à la vraye cognoissance des choses divines, en laquelle gist tout nostre salut. » (Page 3). Sur le ministère, ses idées sont très

larges : c'est ainsi qu'à côté du principe du ministère des pasteurs, il établit celui du sacerdoce universel. Il passe ensuite à l'étude des sacrements qu'il considère, nous l'avons déjà vu, « comme une image d'une parole visible, » comme « des signes extérieurs communs à toute l'Eglise, ordonnez de Dieu pour nous confermer ès promesses qu'il nous a faites de notre salut. » Il prend violemment à partie les « papistes » sur le mariage et l'extrême-onction ainsi que sur la manière dont ils comprennent le baptême et la Cène.

Il aborde ensuite la question de la discipline ecclésiastique, qui semble l'avoir constamment préoccupé. Son besoin d'ordre et de réglementation est tel qu'il voudrait que certains jours fussent mis à part pour baptiser. « Vray est. » dit-il, qu'il serait bon qu'il y eust quelques certains jours » pour baptizer afin qu'on peust garder meilleur ordre en » l'Eglise. » (Page 32).

Cet ouvrage répète, sous une forme un peu différente, une foule d'idées déjà étudiées dans les ouvrages précédemment examinés ; c'est pourquoi nous ne nous attardons pas à une analyse minutieuse et complète. Nous voudrions seulement, par quelques citations, donner une idée de la méthode d'argumentation de l'auteur. On verra qu'il ne manquait pas de ce que nous appelons aujourd'hui « le sens critique. » Voici, à propos de l'ordre des exorcistes, le jugement qu'il porte sur l'historien Josèphe que les catholiques invoquent comme une autorité : « Ils suivent l'autorité, non pas de la Sainte Ecriture, mais de Josèphe qui » est un auteur auquel il ne faut pas adjouster grand' foy » en telles matières. Car combien qu'au reste il ait esté » savant homme, toutesfois il a monsté évidemment en ces » histoires qu'il estoit fort ignorant des Saintes Ecritures. » Car outre ce qu'il a escrit beaucoup de fables et de reserves, à la manière des Juifs, il a aussi escrit beaucoup » de choses autrement qu'elles ne sont récitées ès Saintes Ecritures. » (Page 145).

De même, aux chapitres 37 et 38 du même ouvrage, Viret réfute les papistes qui sur la question du remariage s'ap-

puient sur un grand nombre d'autorités, Saint Jérôme, entr'autres, qui a beaucoup exalté l'état de chasteté. Que fait l'auteur? Il va à Saint Jérôme et l'étudie dans le but de contrôler lui-même les assertions de ses adversaires. Bien lui en prend, car il fait cette découverte que Saint Jérôme n'a jamais exprimé ce qu'ils lui font dire. Ils mettent aussi en avant Chrysostome. Viret leur prouve par le même procédé qu'il n'a point écrit les passages cités.

Avant de passer à l'étude de quelques-uns des écrits satiriques, indiquons encore, en peu de mots, le contenu de l'ouvrage intitulé : « *De la vertu et usage du ministère de la Parole de Dieu...* »

Il se divise en quatre livres : Dans le premier, l'auteur traite du baptême et de la Cène et il en explique la nature et le but. Dans le second, il exalte le Saint-Ministère, parce que c'est à lui qu'est confiée l'administration des sacrements; il y développe aussi ses idées sur la Cène et attaque la doctrine de la transsubstantiation. Au troisième livre, il combat les sacrements inventés par les prêtres, et à propos du mariage, il rapproche toutes les cérémonies païennes des cérémonies catholiques. Au quatrième, il revient sur la question du baptême et réfute les erreurs qui existent sur ce sujet.

Cet ouvrage, qui est très volumineux, renferme des détails curieux et témoigne d'un énorme savoir de la part de son auteur. Par contre, il est fort mal écrit, et les longueurs, les digressions de toute sorte, en rendent la lecture ennuyeuse et pénible.

Les écrits satiriques, émaillés de plaisanteries, de calembours et de jeux de mots, sont, par cela même, plus variés et plus reposants. C'est à leur étude que nous arrivons maintenant.

CHAPITRE V

Ecrits satiriques

Le sujet principal des écrits satiriques de Viret est toujours l'Eglise romaine et ses erreurs. La messe, en particulier, excite volontiers sa verve et ses sarcasmes. Il faut donc s'attendre à retrouver un peu partout les mêmes plaisanteries et les mêmes joyeuses critiques. Il ne faut pas voir, toutefois, dans ces plaisanteries, le but principal et le fond de ces sortes d'écrits : elles ne sont, comme Viret le dit lui-même, qu'une sorte d'accessoire destiné à les faire lire par ceux qu'effraieraient des dissertations trop graves. Le fond de ces ouvrages est, en effet, toujours profondément moral et sain.

Il en est deux surtout, les « *Disputations Chrestiennes...* » et le « *Monde à l'empire* » qui peuvent nous donner une idée complète du talent de pamphlétaire de l'auteur. Nous les étudierons successivement.

Les « *Disputations Chrestiennes...* » sont une série de six dialogues divisés en trois grandes parties. Quatre interlocuteurs y parlent tour à tour : *Hilaire*, *Eusèbe*, *Théophile* et *Thomas*.

La première partie est intitulée « *l'Alchymie du Purgatoire* ». Pourquoi ce titre bizarre ? Parce que l'auteur y montre comment les prêtres travaillent à « extraire la quintessence des âmes, qu'ils refondent en leurs fourneaux et aussi parce que de ces mêmes fourneaux, ils tirent la pierre philosophale. Pour entrer en matière, Viret fait parler ses quatre interlocuteurs sur un sermon qu'un père vient de prêcher et auquel ils ont assisté. Son intention,

dans ce premier dialogue, est, comme il le dit lui-même, « de reprendre la sottise et vaine curiosité des folz prescheurs et docteurs, qui ont délaissé les poincts principaux de la sainte escriture pour s'occuper à questions inutiles, vaines contemplations, et s'enquérir des choses qu'ilz ne peuvent savoir, et de quoy nous n'avons que faire, et qui ne servent qu'à empescher le pource chrestien de s'informer de la volonté de Dieu, pour l'induire à faulse religion, superstition, idolâtrie et toute Payennerie ».

L'auteur parle ensuite du purgatoire et il montre l'analogie qui existe entre le purgatoire de l'Eglise catholique et celui des peuples païens. De là, il passe aux apparitions des esprits des morts, puis il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair.

A cette question : Pourquoi les prêtres entretiennent-ils le peuple dans toutes sortes de superstitions ? Viret répond : « Pour servir à leur avarice et rapacité, laquelle a été plus excessive en eux qu'elle ne fut jamais en autres. » (Page 212). C'est un argument qu'il aime à jeter souvent à la face des prêtres et des moines. Ainsi (page 150) il avait encore fait dire à l'un de ses personnages ces paroles quelque peu ironiques et mordantes : « Je ne say comment nous ne sommes tous bons arithméticiens... car nous ne practiquons toute nostre vie autre science avec eux (les prêtres). Nous n'avons pas grand besoin d'en voyer nos enfants aux maistres d'escriture pour apprendre à conter, chiffrer, car ilz peuvent bien apprendre avec eux. Ilz ne consacreroyent et ne conjureroyent pas seulement une pierre, un calice, une chandelle, ou une goutte d'eau, ilz ne leveroyent pas seulement la main pour faire une croix, et bailler une bénédiction de loing avec deux doigts, s'il n'y avait espérance de gaing ».

Le deuxième dialogue qui termine la première partie a pour titre l' « *Office des Mortz* ». L'auteur y montre comment, aux funérailles, les prêtres « suivent plus les erreurs et abus des païens que les exemples des vrais serveurs de Jésus-Christ, tant en leurs chantz et lamenta-

» tions qu'ilz font pour les trespassez qu'en torches, lumi-
» naires, cloches, sonneries et sépultures. » (Page 42).

Par antithèse, Viret montre ensuite quels doivent être la sépulture, les funérailles et le deuil des chrétiens. Puis, après avoir exposé et réfuté les principaux points de la messe du Requiem, messe qu'on chante pour les trépassés, il indique quel est le vrai purgatoire de Jésus-Christ et la vraie manière, pour les chrétiens, d'obtenir de Dieu le pardon de leurs péchés. Il expose les raisons pour lesquelles Dieu châtie les fidèles dans ce monde et non dans l'autre et il montre quelles sont les vraies bonnes œuvres. Enfin, après quelques considérations de détail sur le même sujet, il conclut en montrant comment « Jésus-Christ contient en soy tout ce qui nous fait besoing et en la vie et en la mort. »

La deuxième partie qui commence avec le troisième dialogue a pour titre : « *les Anniversaires*. » Cela vient de ce que l'auteur y parle de plusieurs cérémonies célébrées tous les ans en l'honneur des morts.

Sur cette affirmation d'*Eusèbe* que les prières pour les morts sont ordonnées de Dieu, Viret indique point par point l'origine, la source de cet usage. Tout ce qu'il dit revient à ceci qu'il a été emprunté aux païens, puis enrichi, et un peu modifié par les Juifs et les chrétiens. A propos du deuil chez les anciens, tant païens que Juifs, il se demande, en comparant aux usages chrétiens, si l'on a gagné au change. Non, car « le poure peuple chrestien n'en a point eu de pro-
» fit, et n'y a eu gaing que pour les prestres, qui ont au-
» jourd'huy leurs pierres et leurs autelz... Nous sommes
» comme les païens, qui apportoint le souper aux mortz,
puis le regardoyent seulement sans y oser toucher. »
(P. 63.)

Dans le quatrième dialogue qui est intitulé « *l'Adolescence de la messe et de purgatoire* » l'auteur reprend à peu près le sujet traité dans le premier ; nous ne nous y arrêtons donc pas.

La troisième partie est intitulée « *les Enfers* ». Viret, à l'occasion d'un jugement d'*Eusèbe* sur le livre des Machabées y montre d'abord quelle différence il y a entre les li-

vres canoniques et les livres apocryphes. Puis, il parle du baptême administré par les femmes et déclare que Jésus-Christ « est le seul salut et satisfaction de tous les éleuz et enfans de Dieu » et il montre « comme la vertu et l'efficace de sa mort et passion s'étend depuis le commencement du monde jusques à la fin. » (p. 4.) Il dit ensuite que le jugement est déjà commencé sur chacun et que l'enfer et le paradis commencent déjà en ce monde.

Ce dialogue s'appelle « *les Enfers* » pour la raison que l'auteur y montre « combien d'enfers la doctrine papistique » a forgés et les logis et chambres qu'elle y a édifiés. » (p. 5.)

Le sixième et dernier dialogue a le titre étrange de « *Requiescat in pace de purgatoire.* » Viret, par la bouche de *Théophraste*, y répond aux passages de l'Ecriture qu'on met d'ordinaire en avant pour défendre et légitimer le purgatoire. Et cela, en se servant de ces passages eux-mêmes qu'il rétablit dans leur vrai sens. Il s'en prend ensuite au pape, aux jubilés, bulles, pardons et indulgences. Puis viennent de curieux mais obscurs commentaires sur le passage (1 Pierre, ch. iv, v. 6), où il est dit que Jésus-Christ a prêché l'Evangile aux morts. Enfin, comme conclusion, l'auteur célèbre les funérailles du purgatoire — ce qui explique le titre de ce dialogue.

Nous arrivons maintenant à l'ouvrage qui passe généralement pour le plus curieux et le meilleur des écrits satiriques de Viret. C'est « *le Monde à l'empire et le monde démoniacle.* » La première partie de ce titre ne serait pas précisément très claire si l'on ne savait qu'elle roule sur un gros calembour. Le « *monde à l'empire* », en effet, n'est autre que le monde *allant pire*.

L'auteur y passe en revue les quatre empires en lesquels se résume l'histoire du monde : l'empire des monarchies orientales, l'empire romain, l'empire des chrétiens et les états existant de son temps, et il montre qu'à travers tous ces empires, le monde va en empirant.

Quatre personnages y parlent tour à tour : *Théophraste*, bon théologien réformé, ne reconnaissant d'autre autorité

que la Bible et les Pères ; *Hierome*, très érudit, possédant parfaitement ses auteurs anciens et les citant à tout propos ; *Eustache*, resté catholique, un peu ignorant et superstitieux, mais, au fond, pieux et sincère. Enfin *Tobie*, mysanthrope naïf que le monde irrite mais qui, tiraillé des deux côtés, voyant partout faiblesse et imperfection, ne sait vers lequel se tourner. Ce dernier personnage qui représente assez fidèlement le Vaudois de l'époque est une création vraiment originale. Un peu plus étudiée, elle eût, d'après M. Sayous, mérité de demeurer.

L'ouvrage, comme l'indique le titre, se divise en deux parties et contient dix dialogues. Au premier, intitulé l'« *Empire des monarchies* », l'auteur veut montrer que le monde dégénère. Pour cela, il passe en revue les changements survenus au sein des différents peuples depuis les premiers jours de leur existence jusqu'à l'époque où lui-même vit. Il cite à l'appui de sa thèse de nombreux exemples tirés de l'histoire du peuple d'Israël, de l'histoire romaine, etc.

Dans le deuxième dialogue « *l'empire de l'empire romain* », il montre encore la même dégénérescence. Il reconnaît pourtant que les Romains avaient une législation excellente. Seulement, les magistrats qui avaient pour fonctions de conserver ces lois intactes et de les faire rigoureusement observer se sont laissés détourner de leurs devoirs. On les a corrompus, et c'est là en partie ce qui explique la ruine de l'empire. « Ce dialogue, dit M. Cart, est rempli d'allusions, soit à l'état politique du moment dans le pays de Vaud, soit au désordre qui se remarquait encore dans les églises de la réforme. » (« Pierre Viret, le réformateur vaudois », page 252).

Le troisième a pour titre : « *L'empire des Chrestiens* ». Là encore, Viret constate une certaine décadence, et non pas seulement dans l'église romaine, mais aussi parmi les réformés. Il montre les dangers de la réformation pour ceux qui n'en ont pas compris l'esprit. « C'est, dit-il, une réformation masquée... faite à poste, par laquelle les hommes ne veulent point reformer leurs mœurs et anciennes et mauvaises coutumes et manières de faire, à

» la reigle de l'Evangile, mais veulent reformer l'Evan-
» gile à leur reigle, et le faire servir à leurs affections, et à
» leur gain et profit particulier... Il y en a bien peu qui sous
» l'ombre de la liberté de l'Evangile ne prennent telle
» licence qui leur plaist. » (Page 117).

L'auteur, on le voit, est absolument impartial, et il ne craint pas de dire les vérités nécessaires, quand bien même elles risqueraient de montrer son église sous un jour défavorable.

Dans le quatrième dialogue, « *L'empire des républiques* », Viret montre que les causes qui ont amené la ruine de l'empire romain sont les mêmes que celles qui désagrègent les états de toute forme. C'est la pompe, le faste, le manque de simplicité. A ce propos, l'un des personnages, *Hiérôme*, faisant allusion aux quatre âges de l'humanité, explique « comment notre âge est l'âge d'or... et comment il n'y a presque nulz pasteurs ne civils, n'y ecclésiastiques, sinon des thresoriers et receveurs. » Ce dialogue marque la fin de la première partie.

La deuxième a pour titre « *Le monde démoniacle* ». Elle se divise en six dialogues sur chacun desquels nous dirons quelques mots. Mais la bizarrerie du titre demande d'abord quelques explications. Viret les donnera lui-même. Il l'a choisi pour deux raisons : 1) « pource que je monstre » en icelle comment le diable règne au monde et comment » il conduit et gouverne les hommes mondains et charnels, » comme des pources démoniacles, lesquels Dieu luy a » abandonnez par son juste jugement. »

2) « pource qu'ès saintes Escritures, le monde est sou-
» vent fois prins pour les hommes qui ne sont point
» menez par l'Esprit de Dieu, ains servent au diable,
» comme à leur prince et leur dieu, au lieu de servir au
» vray Dieu et le recognoistre pour le Créateur et leur
» Père et Sauveur. » (Page 201).

Voici les titres des principaux dialogues : 1) « *Le diable deschainé* ». 2) « *Les diables noirs* ». 3) « *Les diables blancs* ». 4) « *Les diables familiers* ». 5) « *Les Lunatiques* ». 6) « *La conjuration des diables* ». Par « *diables noirs* » Viret en-

tend les « demoniacles » les plus furieux, lesquels habitoient par les sépulcres et par les déserts » de même que les hommes qui leur ressemblent et notamment les tyrans et les persécuteurs et ennemis ouvers du peuple de Dieu. » (Page 229). Mais pourquoi cette épithète de « noirs » ? « Pource qu'ordinairement, répond l'auteur, les peintres peignent les diables de noire couleur. » (Page 248).

Quant aux « *diables blancs* », ce sont les démons qui se déguisent en anges de lumière. Il n'est pas douteux également que Viret désignait en particulier par ce qualificatif peu flatteur les autorités bernoises. Ce dialogue, en effet, est rempli d'allusions au despotisme qu'elles faisaient durement peser sur l'église du pays de Vaud. Ainsi, à propos du changement de la vieille papauté en une nouvelle, l'un des personnages dit : « Au lieu d'un pape de longue robe, » ils en veulent faire un autre de courte robe, lequel sera » bien plus à craindre que celui lequel ils condamnent tant, » s'il advient qu'il prenne une fois racine et qu'il soit » admis et soustenu. » (Page 271).

L'auteur a donné au quatrième dialogue le titre : « *Les diables familiers* » à cause des *finesses* que le diable apporte dans ses moyens d'opposition à la cause de l'Evangile, tout en ayant l'air d'aimer cette cause et de la servir efficacement. C'est, en somme, une vigoureuse accusation contre les hypocrites qui entravent la marche de l'évangélisation.

Le 5^e dialogue explique le miracle du lunatique guéri. L'auteur y parle, à ce propos, des différentes sortes de « possessions » diaboliques ; il parle donc des démoniaques sourds et muets, de ceux *qui pèchent contre leur propre conscience*, etc.

Le 6^e et dernier est intitulé « *La conjuration des diables* » et comme tel, il indique les moyens de chasser les diables qui sont dans le monde. Comme moyens pratiques, l'auteur préconise surtout les jeûnes et la prière. Il termine en montrant que le mal a été vaincu par le Christ. C'est donc en lui et par lui que le fidèle également aura la victoire et qu'il pourra chasser les démons.

Cette sèche analyse ne peut donner une idée des calembours, des anecdotes, des traits d'esprit de tous genres dont cet ouvrage est rempli. Il faudrait pour cela, de longues et nombreuses citations qui dépasseraient de beaucoup les limites que nous nous sommes interdit de franchir.

Si nous considérons maintenant dans leur ensemble les quelques écrits que nous avons étudiés, cette impression générale s'en dégage : c'est que leur auteur devait avoir du cœur humain une connaissance très profonde et très sûre. Il semble qu'il en ait scruté les recoins les plus obscurs, sondé les mobiles les plus secrets. Toutes ses peintures sont d'un réalisme saisissant. Cela suppose, chez Viret, un fond inépuisable d'observation de la nature humaine. Aussi, croyons-nous volontiers qu'il avait essentiellement l'âme d'un moraliste. Il avait également à un très haut degré le sens du ridicule et excellait à saisir le côté comique des choses. C'est ce qui explique les bons mots, les saillies spirituelles rencontrées presque à chaque page dans quelques-uns de ses écrits. Viret nous paraît donc avoir eu beaucoup d'esprit ; si, parfois, ses plaisanteries sont un peu lourdes, on devine que c'est parce qu'il cherchait avant tout à se mettre à la portée de ses lecteurs qui étaient de simples gens du peuple. Plus fin, plus délicat, il n'aurait pas été compris.

De plus, ces écrits nous étonnent par les trésors d'érudition qu'ils renferment. Quelques-uns, l'« *Instruction chrestienne* » entr'autres, sont de petites encyclopédies, et supposent par cela même une culture générale extrêmement sérieuse. On se demande comment Viret dont les études régulières s'étaient terminées à vingt ans, avait pu meubler son intelligence et sa mémoire de connaissances aussi nombreuses et variées. Il fallait, pour cela, qu'il eût reçu de Dieu des dons bien extraordinaires. C'est bien là, du reste, ce que disent ses contemporains.

Nous avons vu que tous ses ouvrages ont été, à leur apparition, accueillis par le peuple avec la plus grande faveur. De nos jours, ils reposent paisiblement, recouverts d'une

épaisse couche de poussière, sur les rayons de quelques rares bibliothèques, et bien peu nombreux sont les amateurs qui se risquent à les entr'ouvrir. Pourquoi ce discrédit ? Voici, d'après nous, comment il s'explique : Quand on étudie les œuvres d'un réformateur, c'est généralement pour les idées, dogmatiques ou autres, qu'elles contiennent beaucoup plus que par simple curiosité littéraire. C'est, en un mot, pour connaître sa théologie. Or, à ce point de vue, la théologie de Viret n'a rien d'original, elle reproduit absolument celle de son ami et maître Jean Calvin. Rien d'étonnant, dès lors, qu'on consulte le maître plutôt que le disciple. Et puis, chez Calvin, la forme, malgré sa rigidité et sa concision est plutôt attirante ; ses ouvrages se lisent facilement. Chez Viret, les longueurs, les répétitions, les digressions de toute sorte fatiguent et énervent à la longue, et sans les traits amusants qui, çà et là, reposent, on serait quelquefois tenté d'abandonner pour toujours sa lecture.

Nous comprenons donc parfaitement l'espèce d'oubli dans lequel, aujourd'hui, est tombé l'écrivain.

Il nous reste encore à parler de l'éloquence du pasteur vaudois. C'est ce que nous allons faire brièvement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI

L'éloquence de Viret

Nous avons vu, dans la partie biographique de cette étude, quels succès oratoires remportait le pasteur vaudois. Les foules, en effet, accouraient pour l'entendre, et là où la parole de ses collègues ne produisait qu'un maigre effet, il obtenait presque toujours les résultats les plus encourageants.

Il serait donc fort intéressant de pouvoir étudier ses sermons eux-mêmes, afin d'y rechercher les raisons de leur succès. Malheureusement nous n'avons pu en découvrir que quatre : c'est bien peu pour nous donner une juste idée du talent oratoire de leur auteur.

Le premier, prêché le 8 septembre 1556, porte sur ce texte d'*Esaïe*, ch. 65, v. 2. « *J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers le peuple rebelle, vers ceux qui marchent dans le mauvais chemin, après leurs pensées.* » Ce jour là, la Sainte-Cène devait être célébrée.

Viret débute en parlant de l'ingratitude. Il constate que nous y sommes bien plus naturellement portés que vers la reconnaissance. Ensuite, il montre quelle gratitude nous devons avoir envers Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés, et en particulier, pour le don de son Fils. Puis, il fait allusion au sacrement qui va être célébré, et en profite pour parler de son institution. Il termine en indiquant dans quelles dispositions on doit y participer et quels sont ceux qui n'y doivent pas prendre part.

Au point de vue des idées, il n'y a donc rien d'original dans ce sermon. Cependant, il s'en dégage un charme tout

particulier qui vient, nous semble-t-il, de l'allure générale du discours, du ton qui est empreint d'une exquise douceur et d'une grande modération.

Des trois autres sermons, la même impression se dégage. Aussi, M. Chenevière nous paraît-il avoir fort heureusement caractérisé l'éloquence de leur auteur quand il dit : « Son éloquence était douce et onctueuse ; sa constitution » malade ne lui permettait pas des élans qui eussent » abrégé ses jours ; sa voix était faible, sa poitrine délicate, » sa figure pâle et amaigrié ; mais cette voix faible avait » un charme tout particulier et une douceur admirable ; » son imagination facile et variée abondait en peintures » gracieuses et bien choisies, ses paroles coulaient harmonieuses comme le ruisseau dans les prés... » (« Farel, Froment, Viret réformateurs au 16^e siècle. » — p. 277).

Le succès des prédications de Viret peut donc s'expliquer, nous semble-t-il, par le contraste de son genre, de sa « manière douce et humaine » avec celui de ses collègues. On comprend aisément que les « tonnerres » et les violences de langage de Farel, la dialectique froide et serrée de Calvin, aient été moins goûtées que l'éloquence onctueuse et souriante du pasteur vaudois. Et puis, Viret possédait à un très haut degré cet attrait mystérieux et rare qu'on appelle le charme et ce don-là explique tous ses succès.

CHAPITRE VII

Caractéristique générale de l'œuvre de Viret. — Conclusion.

Si Pierre Viret n'avait fait qu'écrire, il est probable que son nom ne serait jamais parvenu jusqu'à nous. Le rapide aperçu que nous avons donné de quelques-uns de ses ouvrages suffit, dans une certaine mesure, à justifier cette assertion. Ce qui lui assigne une place importante et honorable dans le concert des réformateurs, c'est donc bien plutôt son œuvre admirable de pasteur et de missionnaire.

Viret, en effet, a été avant tout *un homme d'action*. Qu'on se rappelle les douloureux combats qu'il a dû soutenir, d'abord dans sa ville natale, puis à Payerne, Lausanne, Genève, et jusque dans le Midi de la France. Et ce qui, dans ce domaine, le place au niveau des plus éminents, c'est que, de ces assauts, il a presque toujours su triompher.

Pourtant, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a joué souvent, parmi ses collègues, le rôle le plus difficile et le plus ingrat. Où ceux-ci échouent, on l'appelle; où les difficultés paraissent insurmontables, on s'adresse à sa vaillance et à son dévouement toujours prêts. Et grâce à sa douceur, à son tact, à sa prudence, les situations les plus désespérées s'arrangent en quelques jours. On ne saurait trop insister sur l'importance de ce rôle, car il est permis de se demander ce que seraient devenues certaines églises de la Suisse romande, si Viret n'avait été là pour les relever à la suite des crises violentes que la plupart ont traversées. Si Genève notamment n'avait pas été visitée par le pasteur vaudois pendant l'exil de Calvin et de Farel, tout porte à croire que le succès définitif de la Réforme y aurait été à jamais compromis.

Indépendamment de son œuvre propre, Viret a donc été l'auxiliaire indispensable de quelques-uns de ses collègues; il a été, si l'on peut dire, l'homme des situations difficiles,

embrouillées et délicates. Quant à son œuvre particulière, on peut justement la caractériser en disant qu'elle a consisté avant tout à mettre à la portée des ignorants, des « poures simples gens » comme il disait, les vérités de l'Evangile; elle a été une *œuvre de vulgarisation*.

Cette œuvre, toute remarquable qu'elle soit, n'est pourtant pas uniquement ce qui fait l'originalité du réformateur vaudois. *Celle-ci réside plus encore dans son caractère*, ce caractère de modestie, d'humilité et de douceur que nous nous sommes, à plusieurs reprises, efforcé de mettre en relief et qui rappelle, de bien loin sans doute, mais avec assez d'exactitude, celui du Maître « doux et humble de cœur » au service duquel il s'était mis sans réserve. Aussi bien sa vie tout entière nous est-elle un enseignement, plus qu'un enseignement, une véritable prédication. En même temps qu'une leçon de modestie, de douceur et d'humilité, elle nous donne un exemple de dévouement infatigable, de tolérance, de modération, de parfaite charité chrétienne. Il suffit de se rappeler son attitude vis-à-vis du père jésuite Auger.

A côté de la douceur et de l'amour chrétien vis-à-vis des personnes, elle nous enseigne encore la fermeté, l'énergie persévérante quand il s'agit de la défense de nos principes. Qu'on se remémore, en effet, l'attitude du réformateur dans le long et douloureux conflit qui a amené son départ de Lausanne!

Enfin, nous trouvons en Viret un parfait modèle de foi. Et c'est là, au moment d'entrer nous-même dans le ministère pastoral, ce que nous ne voudrions jamais oublier. C'est que, malgré nos faiblesses et nos misères, malgré la maladie ou les infirmités de notre corps, si nous nous appuyons sur le Seigneur avec confiance et si nous avons foi en ses promesses de salut, Il peut faire de chacun de nous un foyer de lumière et une véritable puissance pour la propagation dans le monde de son Evangile éternel.

Vu :

Le Président de la soutenance,
G. BONET-MAURY.

Vu :

Le Doyen,
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

Table des Matières

	Pages.
» Avant-Propos.....	5 à 6
» Principales sources.....	7 à 12
» Introduction ».....	13 à 17

LIVRE I. — (*Viret missionnaire et pasteur.*)

CHAPITRE I: Pierre Viret avant son ministère. — Période de préparation, études, influences diverses (1511-1531).....	19 à 22
CHAPITRE II: Débuts de la carrière de Viret. — Son ministère à Orbe, Grandson, Payerne, Avenches, Neuchatel. — Différents séjours à Genève (1531-1536).....	23 à 30
CHAPITRE III: Viret, pasteur à Lausanne (1536- 1559). — Séjours à Genève.....	31 à 47
CHAPITRE IV: Séjour de Viret en France (1561- 1571).....	49 à 58

LIVRE II. — (*Viret écrivain.*)

CHAPITRE I: Considérations générales. — Le style et la forme des ouvrages de Viret....	59 à 63
CHAPITRE II: Les écrits de Viret considérés d'après le fond. — Ouvrages dogmatiques...	65 à 79
CHAPITRE III: Ecrits parénétiques.....	81 à 84
CHAPITRE IV: Ecrits polémiques.....	85 à 88
CHAPITRE V: Ecrits satiriques.....	89 à 97
CHAPITRE VI: L'éloquence de Viret.....	99 à 100
CHAPITRE VII: Caractéristique générale de l'œu- vre de Viret. — Conclusion.....	101 à 102

.....
CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT.
.....

